

## HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

### QUATORZIÈME ARTICLE.

DIRECTOIRE. — 1795-1800.

La terreur fut suivie d'une réaction en faveur du luxe. L'or, les diamants, les dentelles rehaussèrent de nouveau la beauté des femmes. On applaudissait avec transport ce couplet du *Concert de la Rue Feydeau*, vaudeville représenté le 1<sup>er</sup> vendémiaire an III (22 septembre 1794) :

Naguère on voyait dans la France  
Un régiment de scélérats,  
Portant, pour habit d'ordonnance,  
Le pantalon, les cheveux plats.  
Trop longtemps l'affreux vandalisme  
Du luxe a proscrit les bienfaits;  
Sur les débris du sanglant terrorisme,  
Qu'il renaisse chez les Français.

Le parti vainqueur célébra son triomphe par un excès de dévergondage. Ce fut pendant plusieurs années une succession de fêtes et de plaisirs. Durant le rigoureux hiver de 1795, alors que le bœuf coûtait 1 fr. 25 cent. la livre, et l'eau 75 cent. la voie, alors que le louis d'or valait jusqu'à dix-huit mille francs en assignats, vingt-trois théâtres et dix-huit cents bals étaient ouverts tous les jours. Il y avait insuffisance de violons, de grosses caisses et de clarinettes. On dansait dans les salons, on dansait aux barrières, on dansait dans les caveaux du Palais-Égalité, ci-devant Royal, on dansait dans les monastères, dans les églises abandonnées. Une guinguette s'était installée dans l'ancien cimetière de Saint-Sulpice, et à côté de l'inscription funéraire du portail : *Has ultra metas, beatam spem expectantes, requiescunt*, on lisait sur un joli transparent rose : *Grand bal des zéphirs*.

SEIZIÈME ANNÉE, 4<sup>e</sup> SÉRIE. — N<sup>o</sup> II.

En mémoire d'un passé sanglant, la jeunesse dorée institua les bals des victimes, auxquels assistaient ceux-là seulement qui avaient perdu des ascendants ou des fils sur l'échafaud; les collatéraux ne compaient pas. Les muscadins s'affublèrent du costume à la victime : chapeau rond à larges bords, cheveux ras par derrière, cravate colossale, habit décolleté à basques quadrilatérales, gros bâton plombé, bas de soie chinés, souliers évasés, à bec pointu. Les royalistes se distinguaient par des cheveux cadennetés, des collets courts, et des cravates vertes; ceux qui s'habillaient ainsi s'exposaient à être insultés par le peuple, et même aux coups de sabre des gardes du directoire. L'emploi des besicles fut mis à la mode par ceux qui appréhendaient le service militaire. Les incoïables ou inconcevables, affectaient d'éviter toute articulation énergique, à l'instar des derniers marquis. Ils disaient : « *Ma paole supême, ma paole victimée, c'est hoïble, en vèité; et, secsa pour qu'est-ce que c'est que ça?* » Le *Journal de Paris* du samedi 11 juillet 1795, dit en signalant ces faits : « Il se manifeste dans l'espèce humaine un abâtardissement sensible. Les jeunes infortunés qui en sont atteints évitent les consonnes avec une attention extrême. Leurs lèvres paraissent à peine se mouvoir, et du frottement léger qu'elles exercent l'une contre l'autre, résulte un bourdonnement confus, qui ne ressemble pas mal au *ps-ps-ps*, par lequel on appelle un petit chien de dame. Ce qui n'est pas moins affligeant : c'est que le même symptôme se manifeste dans les jeunes personnes, et il est triste de penser



que ce sexe qui fait ordinairement un usage si aimable de la parole, soit à la veille de la perdre entièrement. »

Chose plus déplorable, et qui échappait aux observations des écrivains de cette époque d'immoralité ! les *merveilleuses* osaient se montrer en public demi-nues. Leurs robes blanches à l'*athénienne*, en étoffe diaphane, étaient entr'ouvertes sur le côté. Madame Tallien parut aux bals de Frascati avec une robe à l'*athénienne*, deux cercles d'or en guise de jarretières, et des bagues à chaque doigt de ses pieds nus, posés sur des sandales. L'ajustement à la *sauvage*, consistait en un pantalon collant, de tricot de soie couleur de chair, et un justaucorps de gaze. Les dames moins élégantes portaient des robes de linon, traînantes, dont on ramenait les plis sur le bras droit, des châles *sang-de-bœuf*, des corsets à l'*humani-*

*mité*, des chapeaux de paille à la *Paméla*, à *lucarne*, à *fond de panier*, des bonnets à la *justice*, ou à la *folle*. L'*Almanach des muses* de 1797 contient sur ces derniers l'épigramme suivante :

De ces vilains bonnets, maman, quel est le prix ?  
— Dix francs. — Le nom ? — Des bonnets à la folle.  
— Ah ! c'est bien singulier, interrompit Nicole.  
Toutes nos dames en ont pris.

De 1795 à 1800, la plupart des dames se coupèrent les cheveux pour se coiffer à la *sacrifiée*. Les cheveux d'un grand nombre de victimes de la révolution avaient été recueillis par des mains pieuses ; on en fit des perruques *frisottées* à la *Bérénice*, ou *nattées en anneau de Saturne*. C'était assurément une singulière façon d'honorer les morts.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Histoire de l'Algérie*, racontée à la jeunesse, par M<sup>me</sup> la comtesse Drohojowska, faisant suite au cours d'histoire, par M. Lamé Fleury, et adapté aux cours d'éducation de M. Lévi Alvarès. Chez A. Allouard, libraire-éditeur, rue de Seine-Saint-Germain, n° 10.

Deuxième et dernier article.

Je ne suivrai pas l'auteur de cette histoire dans les différentes phases qu'a subies l'Algérie, sous la domination romaine, vandale, gréco-byzantine, arabe, berbère et turque, pour en arriver à la domination française.

La maison Bacri, d'Alger, avait fourni à la France, pendant la révolution, des

grains qui n'avaient point été payés. Le gouvernement de Charles X reconnut la validité de cette réclamation ; elle fut fixée à 700,000 fr. ; mais la maison Bacri avait des créanciers en France, ils réclamèrent cette somme, et d'après les lois françaises, elle fut déposée pour être, après la décision des tribunaux, répartie à qui de droit. Hussein, dey d'Alger, était aussi créancier de la maison Bacri ; il s'adressa directement à Charles X, pour qu'il lui fit remettre cet argent, mais le roi ne trouva pas convenable de répondre personnellement à un dey d'Alger, au sujet de prétentions si mal fondées.

Sur ces entrefaites, arriva la fête du Beyram, le carême des musulmans ; la



veille, M. Deval, notre consul à Alger, se rendit, selon l'usage, à l'audience du dey, pour le complimenter. Hussein demanda au consul s'il avait à lui remettre une lettre de son roi ; sur sa réponse négative, le dey, irrité, le frappa plusieurs fois au visage avec un de ces éventails de plumes de paon, dont on se sert en Afrique pour chasser les mouches.

M. Deval fit observer au dey que cette insulte, faite en public, ne s'adressait pas à lui, mais à son souverain. Le dey répondit qu'il ne craignait pas plus le roi de France que son représentant, et ordonna à M. Deval de quitter la salle d'audience.

L'affaire de l'éventail s'était passée le 30 avril 1829 ; le 15 juin M. Deval et nos compatriotes résidant à Alger s'embarquaient pour la France. Bientôt une escadre de treize bâtiments s'approcha, apportant des conditions de paix, dures et humiliantes, que le dey refusa. « Mon sort ne dépend de personne, répondit-il ; la main d'Allah n'a-t-elle pas écrit sur le front de chaque homme quelle sera sa destinée ? »

Le vaisseau *la Provence* fut envoyé au dey, apportant de nouvelles propositions ; alors, sans respect pour son drapeau de parlementaire, les batteries du port canonnières le vaisseau au moment où il se retirait.

A cette dernière insulte, que le dey prétendit n'avoir pas ordonnée, toute hésitation cessa. L'armée fut organisée. Elle était de 35,000 hommes, et Sidi-Ferruch fut choisi pour point de débarquement. C'était le chiffre des troupes et le lieu choisi, en cas de débarquement, par le capitaine Boutin, lorsqu'en 1808 il avait exploré les côtes d'Alger, par ordre de l'empereur Napoléon.

Le 14 juin 1830, nos troupes, sous les ordres du maréchal Bourmont, la flotte, sous les ordres du contre-amiral Duperré, débarquèrent à la pointe de Sidi-Ferruch ; puis, après deux batailles et le siège d'un fort, le 5 juillet, cette ville, qui durant trois siècles avait mérité le titre dont elle

était si vaine, d'Alger la victorieuse, d'Alger la bien gardée, appartenait à la France, grâce au courage de ses soldats et à la prudence de leurs chefs.

Hussein, qui s'était montré insolent dans la prospérité, se montra résigné dans sa chute. Il partit, emmenant ses cinquante-cinq femmes ; le personnel de sa maison se montait en tout à cent dix personnes, et sa fortune particulière ne s'élevait qu'à quatre millions de francs. Il finit par se fixer à Alexandrie, où il est mort en 1838.

Ainsi tomba cette puissance barbaresque, qui par son système de piraterie organisée, entravait le commerce dans la Méditerranée, et rendait tous les peuples chrétiens ses tributaires, avant que la France, par sa conquête, ne les eût déchargés de ce honteux impôt.

*Les Deux-Siciles* payaient au dey d'Alger un tribut annuel de 24,000 piastres fortes, et des présents à peu près de la même valeur.

*Le Portugal* avait accepté ces mêmes conditions.

*La Sardaigne* donnait des sommes considérables à chaque changement de consul.

*Les Etats du Pape*, grâce à la protection de la France, ne payaient rien.

*L'Autriche* avait obtenu la même faveur par la médiation de l'empereur des Turcs.

*L'Espagne* était assujettie à des présents à chaque renouvellement de consul.

*L'Angleterre* devait 600 livres sterling dans les mêmes circonstances.

*Les Etats-Unis* payaient comme l'Angleterre, ainsi que le *Hanovre* et *Brême*.

*La Suède* et *le Danemark* devaient un tribut annuel de 4,000 piastres fortes, et tous les dix ans un présent de 10,000 piastres fortes.

En outre des conventions ci-dessus, chaque consul qui entrait en fonctions faisait des cadeaux dont la valeur était proportionnée à la puissance de la nation qu'il représentait et aux exigences du dey. Ainsi la France, qui d'après ces traités ne



devait rien payer, avait cependant été forcée de maintenir l'usage des cadeaux. Du reste, le dey, par ses intrigues, prenait soin de forcer les gouvernements à changer souvent leurs consuls.

Je ne vous ferai pas assister à nos combats, à nos sièges, à nos victoires, ces récits, bien que glorieux pour nos armes, sont comme toujours tachés de sang... j'aime mieux vous dire que, grâce au ciel, la paix va bientôt régner en Algérie, car Abd-el-Kader, se trouvant sur le point d'être pris par le fils d'Abd-er-Rhaman, a préféré se livrer aux Français. S. A. R. Monseigneur le duc d'Aumale vient de l'envoyer à Toulon avec sa deïra, et notre gouvernement lui accordera, dit-on, une terre dans le Midi, où il vivra tranquillement avec sa famille.

Si vous êtes curieuses de connaître ce nouveau Jugurtha, voici son histoire :

Abd-el-Kader est né en 1808, dans une Kethna (réunion de tentes fixées au sol), située à dix milles à l'ouest de Mascara. Sa mère, Zora, est la troisième épouse de sidi Mahi-Eddin, marabout renommé, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'aux califes *fatimites* et par eux jusqu'à *Fatime*, la fille du prophète. Cette origine, pour ceux à qui elle est prouvée, place Abd-el-Kader au rang de prince et de chef de la religion mahométane.

On dit que sidi Mahi-Eddin rêvait depuis longtemps une restauration en faveur des Arabes, lorsque naquit Abd-el-Kader. Zora, sa mère, raconta qu'à la naissance de ce fils, une auréole de flammes bleues avait entouré sa tête ; elle s'écriait en le présentant aux Arabes de sa tribu : « Voilà celui que vous attendiez ! »

Zora était la seule femme lettrée qu'eût produite l'Arabie, ils crurent à sa prédiction ; Mahi-Eddin compta sur son fils, et l'annonça comme destiné à de grandes choses ; il racontait des visions surnaturelles, des prodiges qui, vous le savez, exercent tant d'empire sur les Arabes. Dès que son fils eut huit

ans, il lui fit faire le pèlerinage de la Mecque ; de retour à la Kethna, aidé de son frère, Achmet-Bilher, célèbre marabout, il l'initia à toutes les connaissances arabes, et à peine au sortir de l'enfance, Abd-el-Kader passait déjà pour un savant et un lettré.

Le bruit de la mission à laquelle il se prétendait appelé arriva jusqu'aux Turcs, qui s'en effrayèrent, et firent arrêter le père et le fils. Échappés à la mort, grâce à des amis puissants, ils furent obligés de fuir l'Algérie, et en profitèrent pour accomplir un second, puis un troisième pèlerinage à la Mecque. De retour en 1828, ils semblaient avoir oublié leurs projets, et borner leur ambition à se fonder une réputation de vertu, de science et de sainteté, lorsque, en 1830, les Français firent la conquête de l'Algérie. Aussitôt Abd-el-Kader se pose en futur sultan : un vieux marabout proclame que l'ange Gabriel lui est apparu, et lui a ordonné de proclamer qu'Abd-el-Kader était choisi par Allah pour rétablir la nationalité arabe ; — un autre annonce que le grand Muley-Abd-el-Kader, celui qui fut enlevé au ciel tout vivant, est venu lui faire entendre les mêmes paroles. — Mahi-Eddin raconte une vision à peu près semblable... et Abd-el-Kader, salué émir el-moumenin (prince des croyants), est revêtu du bournous violet, insigne de sa haute dignité ; il avait vingt-cinq ans. Aussitôt l'émir proclame la guerre sainte (le Djehad). La guerre sainte est prescrite par Mahomet comme obligatoire à tous les musulmans, excepté aux femmes, aux enfants, aux infirmes et aux esclaves, et le fanatisme réunit alors contre nous les Arabes, les Kabyles et les Turcs. Cependant Abd-el-Kader, souvent vaincu, mais nous échappant sans cesse, avait vu depuis longtemps diminuer le nombre de ses cavaliers, les tribus se détachaient de lui pour se réunir à nous...

Enfin cette longue guerre vient de finir. Le 23 décembre dernier, Abd-el-Kader s'est rendu à M. le général de Lamoricière, qui l'a amené à Nemours, où



venait d'arriver S. A. R. le duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie. Se conformant à sa fortune présente, Abd-el-Kader, lorsqu'il se présenta sous la tente de S. A. R., déposa humblement ses sandales sur le seuil, et attendit un signe du prince pour s'asseoir; puis après un moment de silence, il dit : « J'aurais voulu faire plus tôt ce que je fais aujourd'hui. J'ai attendu l'heure marquée par Dieu. Le général m'a donné une parole sur laquelle je me suis fié. Je ne crains pas qu'elle soit violée par le fils d'un grand roi comme celui des Français. Je demande son aman pour ma famille et pour moi. »

Le prince confirma par quelques paroles simples et précises les promesses de son lieutenant, et congédia avec dignité l'émir.

Des tentes avaient été dressées pour Abd-el-Kader et sa famille; il passa la journée du 24 à s'occuper des affaires qu'il délaissait sans retour. Au moment où S. A. R. rentrait de la revue, Abd-el-Kader se présenta à cheval, entouré de ses principaux chefs, mit pied à terre, et dit au prince : « Je vous offre ce cheval, le dernier que j'ai monté; c'est un témoignage de ma gratitude. Je désire que ce cheval vous porte bonheur.

— Je l'accepte, a répondu le prince, comme un hommage rendu à la France, dont la protection vous couvrira désormais, et comme un signe de l'oubli du passé. »

L'émir a salué d'un air digne et est retourné à pied dans l'enceinte de son campement.

Abd-el-Kader a le front élevé; ses grands yeux gris foncé sont doux et sereins; son teint est jaune, sa physionomie est amaigrie. Sans être longue, sa barbe, noire, est abondante et se termine en pointe; l'ensemble de sa personne est austère, c'est à la fois la majesté du patriarche et le courage du guerrier; sa voix est grave et sonore; sa taille, au-dessous de la moyenne, paraît robuste et bien prise. Son costume se compose d'un bournous noir sur deux bournous blancs.

Abd-el-Kader est maintenant dans le fort Lamalgue, près de Toulon; sa vieille mère, Zora, est avec lui, ainsi que ses deux fils, dont l'aîné a huit ans, et dont la physionomie témoigne une vive intelligence, quelques membres de sa famille, des femmes et des serviteurs. Il attend que le roi décide de sa destinée.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### PRIMO OMAGGIO

DI CANTO D'UNA FANCIULLA.

Perchè tremar degg' io? Son le mie voci  
Inesperte, lo sò : ma il primo omaggio  
D'accettarne i miei cari  
Perciò non sdegnaranno : anzi assai meglio  
Quantò lor grata io sono  
L'umil dirà semplicità del dono.

Cantando in selva amena  
Va l'augelletto ardito,  
Benchè vestito appena,  
Benchè inesperto ancor.

Quanto ha men d'arte il canto,  
Tanto più chiaro ei dice  
A chi di sì bel vanto  
Già nacque debitor.

PIETRO METASTASIO.

### PREMIER HOMMAGE

DU CHANT D'UNE JEUNE FILLE.

Pourquoi tremblerais-je? Les accents de ma voix, je le sais, ne sont pas bien modulés; mais mes chers parents ne dédaigneront pas pour cela mon premier hommage, et la pauvreté même du don leur dira combien je leur suis reconnaissante.

L'oiseau, à peine revêtu de ses plumes, malgré son inexpérience, chante hardiment dans la verte forêt.

Moins il y a d'art dans le chant, et plus sincèrement il célèbre les louanges de ses bien-fauteurs.

NAPOLEON SAVONE.



## LES DEUX SOEURS.

---

M. de Mirmont vivait depuis son veuvage dans un fort joli château de la Normandie; voyant peu de monde et concentrant toutes ses affections sur deux enfants qui lui rappelaient une épouse bien chère et trop tôt perdue.

Édith et Caroline étaient jumelles. Rien de plus joli que ces deux sœurs, qui n'en faisaient qu'une; rien de plus gracieux que de les voir, comme une image charmante deux fois réfléchie, toujours ensemble, s'aimer et se protéger, telles que deux jeunes arbustes qui grandissent en mêlant leurs branches pour se soutenir mutuellement. Mais si leurs traits, leur taille et leur démarche, leur voix étaient en tout semblables, il y avait dans leur caractère des nuances marquées et distinctes. Caroline était vive, pétulante, étourdie. Édith était douce, rêveuse, et même un peu grave. Caroline cherchait ardemment les joies de son âge, et en jouissait sans que rien pût l'en distraire. Édith ne prenait de plaisirs qu'autant qu'elle pouvait les partager avec ceux qui l'entouraient, et se montrait toujours prête à leur sacrifier ses goûts et ses désirs. On ne s'étonnait pas de voir Caroline s'exposer à mille dangers; mais on s'étonnait de voir Édith, bien que plus délicate, les braver avec elle... c'est qu'en même temps Édith protégeait sa sœur et la surveillait avec la sollicitude d'une mère.

Durant leur enfance, les deux sœurs partageaient leurs jeux avec Olivier, jeune orphelin, neveu de M. de Mirmont. Caroline et Olivier couraient et jouaient avec une joyeuse insouciance, et cette autre enfant, cette douce Édith, les suivait alors d'un regard tendre et inquiet, les rap-

pelaît près d'elle, les grondait doucement et les dominait à force d'affection et de bonté. On la nommait au château la petite maman.

Les années s'écoulèrent; Olivier dut partir pour Paris, afin d'achever ses études. Il fit son droit, passa ses examens, et fut reçu avocat, titre qui ouvre à un jeune homme une noble et belle carrière, et lui permet, s'il est riche, de ne rien faire, tout en étant quelque chose. Sa position ainsi fixée, Olivier reprit le chemin du château de son oncle. Mais un affreux malheur avait frappé cette famille autrefois si heureuse... M. de Mirmont était devenu aveugle.

De ce moment Édith, compagne fidèle de son père, ne le quittait pas un seul instant. Assise près de lui, elle cherchait à varier ses distractions, à lui faire oublier son infirmité. Elle lui lisait les ouvrages qu'il aimait, lui chantait ses plus jolies romances, ou jouait de brillantes études sur son piano. Ou bien encore, nouvelle Antigone, le soutenant et le guidant, elle le conduisait dans la campagne, et lui décrivait les divers points de vue avec un tel charme, un choix d'expressions si heureux, une émotion si bien sentie, que M. de Mirmont oubliait sa triste situation, et voyait avec les yeux de sa fille.

Quelquefois le front du vieillard s'assombrissait, quand il pensait à ce dévouement d'une jeune fille qui renonçait à tous les plaisirs de son âge; mais s'il voulait exprimer cette pensée, Édith lui mettait vivement sa main sur la bouche, en disant :

« Tais-toi, père, et ne va pas gâter mon bonheur. Sais-tu que je suis plus heureuse qu'autrefois? Quand j'avais bonne envie



de rester près de toi, dans ton cabinet, tu me renvoyais en disant : Va-t'en, Édith, j'ai à travailler.

— Sans doute, je prenais ce prétexte pour que tu allasses t'amuser et courir. Je craignais que cette réclusion de tous les instants ne nuisît à ta santé.

— Tu m'attristais, rien de plus; et maintenant, tu es bien obligé de me garder avec toi... toujours! Si tu savais comme j'en suis fière! C'est de l'égoïsme, vois-tu, tu es à moi toute seule, et je ne crains plus que tu me renvoies, ni que tu t'éloignes; et si tu ne souffrais pas, père, je bénirais un malheur qui me permet de te rendre tous les soins que tu m'as prodigués.

— Chère enfant! murmurait M. de Mirmont en pressant Édith sur son cœur, tandis qu'une larme de tendresse et de reconnaissance s'échappait de ses yeux sans regard. Je ne puis me plaindre, Dieu m'a béni en me donnant une fille telle que toi!

Caroline essayait à aider sa sœur dans les soins qu'elle prodiguait au cher aveugle. Elle arrivait avec joie près de M. de Mirmont; mais une heure ne s'était point écoulée, que l'ennui s'emparait d'elle. Un rayon de soleil qui glissait dans la chambre semblait l'inviter à sortir. Elle s'approchait de la fenêtre, et un soupir s'échappait de son sein. Ce soupir, M. de Mirmont l'entendait.

« Va, ma Caroline, disait-il, va faire une course dans le parc, l'air te fera du bien.

— Oui, père... mais je reviens tout de suite. »

Et le pauvre aveugle laissait errer sur ses lèvres un triste sourire, car il savait que Caroline ne reviendrait pas.

Lorsque Olivier fut de retour au château, il trouva ses cousines belles et charmantes. Au fond de son cœur, il nourrissait la pensée qu'une des deux devait être la compagne de sa vie. Tel avait été le dernier vœu de sa mère; mais il lui fallait choisir, et il était irrésolu. Il les avait ai-

mées également étant petites, elles étaient devenues également belles; c'était la même démarche, les mêmes airs de tête, la même voix franche et douce... Comment choisir?

Cependant le caractère de Caroline se rapprochait davantage de celui d'Olivier. Il aimait le monde, les plaisirs; Caroline partageait ses goûts. Mais il admirait la douce raison d'Édith; il la voyait si admirablement dévouée à son père, qu'il se dit : « Le bonheur est là; la fille dévouée sera une bonne épouse et une noble mère. »

Or, un matin il se rendit près de son oncle, et lui demanda la main d'Édith.

Le pauvre aveugle tressaillit et garda un moment le silence. Puis il prit assez d'empire sur lui-même pour cacher son émotion et répondre d'une voix calme :

« Mon cher Olivier, je pensais bien que tu deviendrais un jour mon fils... »

Édith entra en ce moment. M. de Mirmont lui apprit la demande que venait de lui faire Olivier.

« Mon père, je ne veux pas te quitter! » répondit Édith toute tremblante.

— Aussi, ma cousine, reprit Olivier, je promets à mon oncle que nous resterons avec lui toujours, et que nous n'irons à Paris qu'autant qu'il consentirait à venir l'habiter lui-même.

— S'il en est ainsi, Olivier, dit Édith tendant la main à son cousin, je consens à cette union, et ma vie vous sera consacrée à tous les deux. Rien ne sera changé, père, » ajouta-t-elle en le baisant au front.

Olivier, pour hâter l'accomplissement de son bonheur, pressait les préparatifs du mariage. Pendant ce temps, Édith marchait radieuse. Mais, au milieu de sa joie, il lui sembla qu'il régnait autour d'elle un triste silence; elle jeta un regard sur ceux qui l'entouraient, et son cœur se serra.

Caroline, toujours si riieuse, restait des heures entières plongée dans une rêverie qui appelait au bord de ses paupières une



larme brillante, qu'elle se hâta d'essuyer. Olivier la contemplait par moments, puis il se montrait embarrassé et contraint avec elle comme s'il eût deviné la pensée de la jeune fille. M. de Mirmont était le plus triste de tous, bien qu'il essayât de se vaincre et de sourire chaque fois qu'Édith s'approchait de lui.

« Mon Dieu, se dit-elle, suis-je donc seule heureuse, et mon bonheur détruirait-il celui de mon père et celui de ma sœur ? Je veux savoir la vérité. »

Elle observa Caroline, et bientôt elle ne put douter que sa sœur avait conçu l'espoir d'épouser Olivier. Quant à son père, elle eut recours à une innocente supercherie pour connaître sa pensée.

La voix des deux sœurs, vous le savez, avait un timbre parfaitement semblable. Un matin, Édith entra dans la chambre de l'aveugle, qui jamais ne se trompait à son approche :

« C'est toi, mon Édith, dit M. de Mirmont en lui tendant la main.

— Mon père, dit la jeune fille tout émue de son mensonge, je suis Caroline. »

Le visage de l'aveugle s'assombrit, et il reprit avec amertume :

« Ah ! sans doute Édith commence à m'oublier ; elle a maintenant d'autres soins, d'autres joies. Allons, pourvu qu'elle soit heureuse ! Désormais, mon enfant, je n'aurai plus que toi.

— Père... Édith ne vous quittera pas.

— Tu crois cela, toi... mais je connais le caractère d'Olivier, jamais il ne se résignera à passer sa vie dans ce vieux château ; il voudra aller jouir de sa fortune à Paris... Il s'ennuierait trop auprès d'un vieillard triste et infirme... C'est bien naturel... Édith le suivra... c'est son devoir, et je resterai seul !

— Je serai près de vous, mon père !

— Pardonne-moi, ma Caroline ; mais ce n'est pas la même chose. Édith savait me distraire et me faire oublier que je ne voyais plus. Quand elle était là, je voyais !

Pardonne-moi, mon enfant, je ne t'aime pas moins qu'elle ; mais le caractère et les goûts d'Édith étaient mieux en rapport avec les miens ; elle se vieillissait pour se rapprocher de moi. Toi, ma Caroline, tu ne soupçonnes pas quel lourd fardeau tu acceptes. Quisais-tu ne succomberas passous le poids ?

— Mon père !

— Oui, tu es bonne ; tu feras tout pour que je sois heureux, mais tu souffriras. Il te faudra combattre incessamment tes goûts et ton joyeux naturel ; je le devinerai, et j'en serai malheureux. Édith, au contraire, paraissait ne me faire aucun sacrifice. Je m'étais persuadé... j'avais tort, je le vois... que son amour filial lui tiendrait lieu de tout au monde ; j'avais rêvé qu'elle ne me quitterait jamais, et j'en bénissais Dieu... J'étais égoïste, et Dieu m'a puni. Pardonne-moi, ma fille ; je t'aime... mais me séparer d'Édith est une immense douleur qui abrégera mes jours ! »

La pauvre Édith, à genoux devant son père, les yeux brûlants de larmes qu'elle cherchait à retenir, lisait ainsi dans le cœur blessé de l'aveugle. Elle ne tarda pas à s'éloigner, et pâle, tremblante, elle se dirigea vers l'extrémité du parc, où s'élevait une petite chapelle. Elle y entra, s'agenouilla devant l'image de la Vierge, joignit les mains, et levant sur Marie un regard désespéré :

« Inspirez-moi, Vierge sainte, dit-elle. Si j'écoute mon cœur, ce mariage s'accomplira ; ce sera mon bonheur et celui d'Olivier, car il m'aime... Mais ma sœur... mais mon père... ils seront malheureux ! »

A dix-neuf ans on est faible contre les souffrances du cœur. Édith laissa couler ses larmes, éclater ses sanglots, puis elle cacha son visage dans ses mains, et resta longtemps en prières.

Quand elle se releva, elle était pâle, mais calme, et reprit lentement le chemin du château.

En arrivant, un domestique lui dit que deux fois déjà son père l'avait demandée.

— Allez dire à mon père que je le prie



de vouloir bien m'attendre un instant encore ; je me rends près de lui. »

Olivier était au salon, elle entra.

« Mon cousin, lui dit-elle en s'asseyant près de lui, depuis plusieurs jours j'hésitais à vous parler, mais il le faut. J'ai fait de sérieuses réflexions, et je crois que vous vous êtes trompé sur votre bonheur à venir en me choisissant pour compagne.

— Que voulez-vous dire, ma cousine ? s'écria le jeune homme, étonné.

— Vous aimez le monde, moi il me fait peur. Vous recherchez les plaisirs, moi la solitude m'est chère. Ce bonheur que vous attendiez de moi, vous le trouverez près de ma sœur. Caroline vous aime, vos goûts sont les siens, avec elle vous serez heureux.

— Caroline... elle m'aime ? dit Olivier un peu troublé.

— J'en suis sûre. Et moi, s'il faut vous l'avouer, j'ai interrogé mon cœur, et je n'y ai trouvé pour vous qu'une amitié de sœur. Enfin, j'ai senti que ma tendresse pour mon père nuirait à celle que l'on doit avoir pour son époux... Je renonce à me marier. »

Ce n'était pas sans un douloureux effort qu'Édith prononçait ces paroles ; mais elle s'était rendue si bien maîtresse d'elle-même que rien sur ses traits ne vint trahir la souffrance de son cœur. Olivier, surpris, blessé même de cette froide raison dont sa cousine faisait preuve, crut de sa dignité de ne point essayer de la faire changer de résolution. D'ailleurs, en apprenant que Caroline l'aimait, il sentit se réveiller les sympathies qui l'avaient toujours attiré vers elle.

« Viens, ma sœur, dit Édith avec un doux sourire en allant au devant de Caroline qui entra ; nous nous sommes expliqués, mon cousin et moi. Je lui ai dit mon désir de ne point me marier ; il m'a avoué de son côté que ton caractère convenait mieux au sien, et qu'il se consolait de ma nouvelle détermination si tu consentais à prendre ma place. »

Caroline, dans son trouble, ne put cacher la joie qu'elle éprouvait. Édith en la voyant si heureuse comprit déjà que le sacrifice qu'elle s'était imposé serait moins douloureux.

« Mais mon père ? dit timidement Caroline.

— Je me charge de l'y faire consentir, reprit Édith, et vais à l'instant même arranger tout cela. »

En effet, la courageuse enfant se rendit chez son père. Pendant le trajet, elle essuya furtivement une larme, la dernière... et composa son visage comme si l'aveugle avait dû la voir.

« Qui donc est là ? demanda M. de Mirmont avec impatience ; ne peut-on me laisser seul un instant ?

— C'est moi, père ; c'est Édith, dit la jeune fille en prenant une voix riieuse.

— Ah ! c'est toi !... murmura le pauvre aveugle, dont le front cette fois ne s'éclaircit pas.

— Oui, » dit la jeune fille en s'asseyant sur un tabouret ; puis elle prit la main de son père, et la porta à ses lèvres ; mais elle sentit qu'il essayait de la retirer. « Ah ! fit-elle, tu m'ôtes ta main !... Tu m'en veux, n'est-ce pas ? de t'avoir laissé si longtemps seul ?... C'est que toute cette matinée j'ai été sérieusement occupée.

— Je ne t'en fais pas de reproche, dit tristement M. de Mirmont ; tu vas avoir d'autres devoirs... il faut que je m'habitue...

— A la solitude, à l'ennui, au chagrin ? Non, père, non. Tant qu'Édith vivra et qu'elle te sera chère, tu ne connaîtras pas la douleur. Si j'ai été si occupée, c'est que depuis ce matin j'ai défait un mariage et j'en ai fait un autre.

— Que dis-tu ?

— Que je ne me suis pas senti le courage de te quitter ; qu'une voix intérieure m'a crié que ma mission sur la terre était de vivre pour toi, mon bon père ; que j'ai assuré le bonheur de ma sœur en l'unissant



à Olivier, et le mien en me consacrant uniquement à toi !

— Édith ! mon enfant ! murmura le vieillard, dont les mains tremblantes prirent la jolie tête de la jeune fille pour la baiser au front ; mais c'est impossible !... tu me trompes !... tu te sacrifies pour moi !... ce mariage te rendait heureuse !

— Il m'aurait rendue malheureuse s'il m'avait fallu me séparer de toi ! »

Rien ne saurait peindre la joie du pauvre aveugle, qui avait cru perdre son ange tutélaire. Quinze jours après, on célébrait le mariage de Caroline et d'Olivier... Jamais personne ne sut quel sacrifice Édith avait

fait au bonheur de sa sœur et de son père.

Les jeunes époux ne tardèrent point à partir pour Paris, où leurs goûts les appelaient. Édith demeura seule au château. Elle dut souffrir d'abord, mais les soins dont elle entourait son père, les efforts qu'elle fit pour qu'il ne soupçonnât rien de ce qui s'était passé dans son âme, l'aiderent à se vaincre elle-même. La tendresse profonde, la tendre reconnaissance du vieillard la consolèrent. Bientôt elle n'eut pas un regret, et maintenant que deux années se sont écoulées, elle trouve le bonheur dans l'accomplissement de son pieux devoir.

M<sup>me</sup> CLÉMENCE LALIRE.

## LE COURSIER DE CONRAD.

La nuit approche, le sifflement aigu du vent se mêle au grondement lointain du tonnerre. Vite, fends l'air ! vole, mon brave, mon beau coursier !

Tous les objets insensiblement s'effacent ou prennent autour de nous des formes bizarres et fantastiques, des masses de nuages sombres dessinent leurs contours d'une couleur sanglante sur un ciel pâle et blafard ; des tourbillons d'un vent impétueux semblent vouloir nous emporter. Vite, vite ! fends l'air, vole ! mon brave, mon beau coursier !

Les bois, les montagnes, les torrents, les prairies, des arbres que la foudre semble avoir frappés, des rochers semblables à d'affreux fantômes, se succèdent autour de nous sans interruption ; tout semble courir, voler près de nous ; tu fais ton devoir, tu fends l'air comme un trait, mon brave, mon beau coursier.

Il faut arriver avant la nuit, avant la nuit elle m'attend, la charmante fille du plus noble châtelain de la Provence ; déjà sa couronne de fleurs d'oranger brille sur son front virginal, la robe de soie blanche aux reflets argentés, les riches pierreries, le voile long et transparent comme la brume du matin, parent ma jeune fiancée ; elle est inquiète, elle écoute ; le bruit du vent la fait tressaillir. O vite, vite ! fends l'air, vole, mon brave, mon beau coursier !

Si je n'arrive pas aujourd'hui, elle est perdue pour moi, cette jeune et charmante Agnès tant aimée, tant enviée, qui m'a valu tant de rivaux !... Et les nuages s'amoncellent, et la foudre gronde, et le vent est semblable aux rugissements des lions du désert, et la nuit bientôt nous environne. O vite, vite ! fends l'air, vole, mon brave, mon beau coursier !

Quel bruit étrange frappe mon oreille ?



Ce n'est point la voix de l'orage, encore moins celle des hommes... j'aimerais mieux entendre le cliquetis des armes, le grondement du tonnerre, les hurlements des loups affamés. O vite, vite ! fends l'air, vole, mon brave coursier !

Eh quoi, tous mes efforts sont inutiles, tu n'entends plus ma voix, tu ne veux plus avancer d'un seul pas... Pour la première fois l'éperon aigu déchire tes flancs, et tu restes immobile ? ta crinière se hérissé, tu frémis... Vierge sainte, venez à mon aide ! Quels fantômes affreux de toutes parts se dressent autour de moi ? Il faut succomber, il faut tomber ici, mon brave, mon beau coursier.

Mais n'ai-je pas sur moi ce signe redouté qui peut mettre en fuite les démons et les esprits malfaisants ? Fuyez, évanouissez-vous, horribles fantômes ! La garde de l'épée d'un chevalier croisé doit être contre vous plus forte et plus invincible que sa lame tranchante. Fuyez, fuyez ! voici la croix !... En avant ! quelques pas encore, mon brave, mon beau coursier !

Qu'ai-je entendu ?... Ce ne sont point là des esprits aériens, de légers fantômes, il y a des cœurs, des voix, des figures humaines sous ces lugubres linceuls. Mort, mort aux traîtres ! tombons sur eux comme la foudre, mon brave, mon beau coursier.

Il dit, le hardi chevalier, et son coursier a compris la voix de son maître, il a vaincu sa terreur, comme l'éclair, il s'élance sur la foule de spectres qui l'environnent ; déjà la flamboyante épée du brave, de l'invincible Conrad, s'agite dans l'air, elle frappe, frappe à coups redoublés sur les fantômes immobiles.

Mais, ô surprise ! ô douleur ! c'est sur des corps aussi durs que la pierre, aussi retentissants que l'airain, aussi impénétrables que l'acier, que tombent et retombent mille fois ces coups rapides comme la pensée.

Cependant le cercle horrible qui entoure le chevalier se resserre à chaque instant ;

bientôt il devient si étroit, que son brave coursier ne saurait faire un mouvement. Conrad s'agite, il frappe, il frappe encore, elle étincelle sa brûlante épée, comme le fer rougi étincelle sous le marteau. Mais, hélas ! efforts inutiles, courage malheureux ! elle se brise, et vole au loin comme un verre fragile, sa flamboyante et redoutable épée.

Il est désarmé, le noble Conrad, et un acier perfide vient de percer son beau coursier, ils tombent tout les deux... et soudain sortant de leurs linceuls, de lâches assassins se précipitent sur le noble preux.

Déjà leurs bras sacrilèges ont, malgré ses efforts plus qu'humains, saisi, enchaîné le jeune chevalier ; son casque, sur lequel d'élégants panaches flottaient, lui est enlevé, et sa chevelure ondoyante, son large front, ses traits beaux et doux, doux comme ceux d'une jeune fille, sont livrés aux regards farouches de ses meurtriers.

Un colosse, à la démarche fière, à la voix impérieuse, le visage couvert d'une sombre visière, s'approche de Conrad, et souriant de ce sourire infernal qui fait frissonner, adresse au jeune preux avec une sanglante ironie, ces cruelles paroles :

« Beau fiancé ! ce ne sont point les pures étreintes des bras de ta bien-aimée que tu sens autour de ton corps ; ce ne sont point les chaînes de fleurs du plus chaste hyménée qui viennent de t'entourer, mais des chaînes d'un fer pesant, et telles que celui qui enleva les portes de Gaza n'eût pu s'en dégager ni les rompre.

Réjouis-toi ! ta couche nuptiale est prête. Vois... des parfums, des rideaux de soie ne l'entourent point, ce n'est point sur le duvet que tu vas reposer ; nous avons craint que cette mollesse orientale ne corrompît un croisé tel que toi, bel enfant du Nord, si jeune et si novice encore. Vois, quelques planches de sapin la composent, cette couche nuptiale préparée par nos soins ; elle sera silencieuse et tranquille. Ta jeune épouse n'y sera point, mais tu pourras, sans crainte d'être éveillé, y rêver



doucement à elle, et si le froid lézard ou d'humides filtrations viennent y glacer ton corps, le souvenir de ta bien-aimée saura sans doute ranimer et réchauffer ton cœur.

Allons ! s'écria-t-il en se tournant vers ceux qui l'environnaient, à l'ouvrage !..... point de pitié ! »

Il dit, et la troupe féroce dépose en silence dans le cercueil funèbre le chevalier enchaîné. Conrad connaît son ennemi, mais son noble cœur dédaigne de s'abaisser à d'humiliantes et inutiles prières.

Cependant les coups du lourd marteau retentissent sourdement sur l'étroite couche de la noble victime, qui bientôt est ensevelie vivante. Saisis de terreur, les barbares s'enfuient. Ils espèrent que quelques heures suffiront pour mettre fin aux jours du beau Conrad, et que ses gémissements et ses plaintes ne seront entendues, dans ce lieu désert, que par la chouette et le hibou solitaires.

Ah ! fuyons nous-mêmes ce lieu que le crime des hommes vient de profaner. Cherchons un asile moins lugubre et moins sombre dans cet antique et beau manoir qu'entoure l'ombre mystérieuse de vieux chênes, qui semblent vouloir disputer de hauteur avec ses élégantes et nombreuses tourelles. Traversons sans les décrire ces longues salles ornées de faisceaux d'armes, et qui semblent préparées pour recevoir de nombreux convives, pénétrons jusqu'à cette chambre où règne un luxe inouï pour ce temps.

Qu'elle est belle, la jeune châtelaine qui, le front appuyé sur une de ses mains, semble plongée dans une profonde et douloureuse rêverie ! la couronne de fleurs d'orangers ne brille point sur son front virginal, elle n'a point revêtu sa parure brillante de soie et de pierreries, elle l'a jetée en désordre sur un lit que des fleurs et de doux parfums environnent.

Quelle noble indignation, quelle ardente colère éclate dans les regards et les gestes

du noble chevalier qui se promène à grands pas auprès d'elle ; l'âge a blanchi son épaisse chevelure sans rien ôter à ses traits de leur mâle beauté. « Ne pleure pas, Agnès, dit-il enfin en s'arrêtant près de la jeune fille, ce ne sont point des pleurs, mais de la colère que mérite le chevalier ingrat et déloyal qui manque à ses serments. Il avait juré que le vingtième jour après son départ, il serait de retour près de nous, il devait aujourd'hui y devancer l'aurore, et le soleil s'est couché, et la nuit a succédé au jour, et tu attends encore le perfide Conrad !

Dans trois jours, tu le sais, il devait partir avec moi ; nos vaisseaux sont tout prêts, et la guerre sainte nous appelle ! J'ai juré qu'avant de partir pour ces contrées lointaines, je te laisserais le titre d'épouse du plus vaillant et du plus noble des chevaliers qui aspirent à ta main. Quoique enfant du Nord, Conrad méritait la préférence que tu lui avais accordée, il adoptait notre patrie, il devait se fixer près de nous ; mais Conrad a faussé sa promesse, la parole d'un chevalier croisé doit être sacrée comme l'auguste caractère dont il est revêtu ; malheur et mépris au félon qui l'a violée !

Trois jours, était-ce trop pour célébrer les noces d'une des plus riches et des plus nobles héritières de toute la Provence ?... Était-ce trop pour un jeune époux, de passer trois jours près de l'épouse que son cœur avait choisie ? Je comptais sur sa parole comme sur la mienne même. Et les apprêts des festins et des fêtes, et les nobles et joyeux convives, j'avais songé à tout, rien ne nous a manqué... si ce n'est l'ingrat et déloyal Conrad. Affront sanglant et inouï ! Ce ne sont point des larmes, c'est du sang qu'il faut pour le venger !

— O mon père ! mon père ! Conrad n'est point ingrat, il n'est point déloyal. Un pressentiment funeste, dans ce moment saisit mon cœur, il me semble qu'un poids insupportable l'opprime, jamais je n'ai éprouvé une semblable émotion ; je frissonne, je tremble !... Oh ! Conrad est



mort, il est perdu, perdu à jamais pour moi!

— Il vaudrait mieux qu'il fût mort, que perfide et sans foi. Mais calme-toi, calme-toi, mon enfant. »

Longtemps après ces mots on n'entendit plus dans la chambre nuptiale que le sourd mugissement du vent, les soupirs de la jeune fille, les pas lents et mesurés du vieux guerrier, et le tintement argentin d'une horloge.

Minuit venait de sonner, et le noble baron s'arrêtait pour dire adieu à sa fille. Mais celle-ci, immobile comme une statue de marbre, semblait prêter une oreille attentive à un bruit faible et lointain... tout à coup, elle se lève et s'élance dans les bras de son père. « O mon père! mon père! félicitez-moi, il arrive, mon fiancé!... Je l'entends, le beau Conrad. Écoutez!... N'entendez-vous point les pas d'un coursier? »

— Oui, j'entends en effet, ma fille, un bruit faible et régulier qui ressemble aux pas d'un cheval; mais détrompe-toi, ce n'est point de ce pas que marcherait le fougueux coursier de Conrad, si ce chevalier arrivait à minuit pour surprendre sa fiancée!

— L'obscurité est profonde, mon père; je vous en supplie, faites baisser le pont-levis, faites allumer des flambeaux, faites sortir vos serviteurs, il est tout près d'ici. Écoutez! il s'arrête, le pauvre coursier frappe du pied... un affreux soupçon saisit mon cœur... Conrad est peut-être blessé?... volons à sa rencontre.

— Où coures-tu, imprudente? Laisse-moi donner les ordres nécessaires pour ouvrir à cette heure les portes du château. »

En un instant, écuyers, varlets et pages, armés de piques et de flambeaux, baissent le pont-levis, et arrivent de l'autre côté du fossé qui entoure l'antique manoir.

Le baron et sa fille les suivent de près. Mais quel spectacle inattendu les frappe de crainte et de douleur! C'est bien le beau

coursier de Conrad qui est devant eux, mais ses flancs sont déchirés, son sang coule de plusieurs larges blessures, et il est seul. « O mon père! mon père! Conrad est mort, je le savais!

— Du courage, ma fille! nous pourrons peut-être encore le sauver. Mais où le trouver? Qui nous guidera?

— Son ami, son serviteur fidèle, s'écrie Agnès; son brave, son beau coursier! »

En effet, le noble animal pousse quelques hennissements douloureux; et, loin de traverser le pont-levis, il reprend tristement la route de la forêt. On s'empresse de profiter de cet instinct admirable, Agnès elle-même, montée sur son gracieux palefroi, marche à côté de ce fidèle guide, et l'espérance lui donne le courage de surmonter sa douleur et son effroi.

Longtemps ce nombreux et triste cortège, semblable à une procession de spectres échappés à la froide poussière des tombeaux, marcha à la lueur des torches, qui jetaient une clarté rougeâtre; la nuit était calme et obscure, il traversa d'abord une sombre forêt et de profonds ravins, puis une colline dépouillée de toute verdure, et arriva enfin dans un lieu du plus solitaire et du plus sinistre aspect que l'œil de l'homme ait jamais rencontré.

Cependant le coursier, mortellement blessé, ne se soutenait plus qu'avec peine; bientôt il pousse de longs hennissements, et tombe près d'un endroit où la terre fraîchement remuée, était couverte de feuilles sèches et de broussailles. « Conrad est ici! s'écrie Agnès en s'élançant à bas de son palefroi; cherchons-le, cherchons-le!

— Mais, ma fille, je ne vois nul indice qui annonce qu'un meurtre ait été commis ici; nulle trace de sang... Cependant l'herbe est foulée, écrasée en plusieurs endroits...

— Silence! ô mon père, n'entendez-vous pas de sourds gémissements? Creusez, creusez la terre à cet endroit, » ordonne-t-elle aux serviteurs; puis, s'agenouillant



près de la fosse, elle dit : « Conrad, mon époux bien-aimé, si je ne puis te rendre à la vie, nous reposerons du moins ensemble dans le même tombeau. »

On creuse, on fouille la terre, le fer des lances, les épées, les boucliers servent à cet usage, faute de meilleurs instruments. Bientôt un objet résiste... on parvient non sans effort, à le découvrir tout entier... une horreur soudaine saisit tous les cœurs... C'est un cercueil qu'on enlève à la terre ; c'est un être vivant qu'on retire de la sombre demeure des morts.

Le crime a ses moments d'imprudence et d'aveuglement. Un jaloux et impitoyable rival a voulu faire subir au beau Conrad une mort lente et douloureuse. Mais les mains des assassins qu'il avait à ses ordres ont mal servi sa vengeance ; et les planches mal jointes, et les racines, et les pierres mêlées à la terre qui la recouvrait, ont laissé pénétrer jusques à la victime assez d'air pour conserver sa vie, jusqu'à ce que l'instinct admirable de son beau coursier lui amenât des libérateurs. Hélas ! sa mission ainsi remplie, ce rare modèle d'intelligence et de fidélité, expira sur la terre d'où son maître venait d'être enlevé !

Cependant on avait découvert le cercueil, et Conrad, qui respirait encore, mais semblait plongé dans un léthargique sommeil, fut exposé aux regards de la belle châtelaine. Après avoir résisté à toutes les émotions d'espérance et de crainte qui l'avaient si violemment agitée, la jeune fille succomba quand elle vit les chaînes ignominieuses dont on avait entouré son fiancé. En contemplant ce visage pâle et ces traits sur lesquels la mort semblait avoir imprimé son horrible sceau, ses yeux se fermèrent, elle tomba évanouie. Aussitôt on forma un brancard de branches entrelacées, sur lequel les jeunes époux furent portés à l'antique manoir.

Là des soins empressés les rendirent bientôt à la vie, et lorsqu'il les vit hors du danger, le noble baron exprima toute son in-

dignation contre les lâches assassins du brave Conrad. « Les connais-tu, mon fils, s'écria-t-il, ces monstres, ces infâmes ? »

— Oui, mon père, oui, je les connais ; mais un seul doit porter la peine de ce crime ; les autres n'étaient que ses vils instruments.

— Grâce en soient rendues au ciel ! toi qui méritas ma fille en triomphant dans les tournois de nos plus braves chevaliers, tu te vengeras noblement, je le jure, et un combat à outrance, un duel à mort...

— Non, mon père, je suis lié par un vœu, par un vœu sacré. Jamais je ne briserai ni lance ni épée, dans un duel en champ clos, dans un combat à mort, pour venger mes injures.

— O ciel ! qu'ai-je entendu ? est-ce Conrad, est-ce mon gendre qui vient de parler ?

— Calmez-vous, mon père, et de grâce écoutez-le ! s'écria la belle Agnès.

— Nul mortel, reprit Conrad, n'a peut-être subi une épreuve pareille à celle que je viens d'endurer : plongé vivant dans un affreux tombeau, il m'a semblé bientôt partager le sort des morts, comme je partageais leur demeure. Je me suis senti défaillir, et j'ai cru être appelé devant le juge suprême qui pèse toutes nos actions. Les miennes m'ont semblé alors si criminelles, que je n'ai pu que demander merci. Les actions dont je me glorifiais le plus pendant ma vie, alors me paraissaient injustes et cruelles ; les combats singuliers, les duels à mort, m'ont fait surtout frémir d'horreur. Cet inique tribunal où l'épée prononce la sentence et l'exécute, où la force et l'adresse triomphent souvent de la vertu et violent la justice ; cet usage absurde que je trouvais autrefois noble et glorieux, m'a paru un crime abominable, et j'ai fait vœu si, contre toute vraisemblance, je revenais à la vie, de ne jamais proposer ni accepter de duel.

— Crois-tu, mon fils, pouvoir l'accomplir ce vœu imprudent, téméraire ? Te lais-



seras-tu impunément traiter de lâche, de déloyal ?

— Ceux qui me traiteront de lâche, je les défierai, mon père, non en champ clos, en combat singulier, mais sur un plus vaste et plus noble théâtre. C'est en combattant non pour me venger d'une injure personnelle, mais pour la noble et sainte conquête des lieux saints ou pour la défense de notre patrie et de notre souverain, que je prétends prouver à quiconque osera m'accuser de lâcheté que ce reproche est une calomnie ; toutes les actions de ma vie démentiront, je l'espère, celui qui ne craindrait pas de m'accuser de déloyauté.

— Mon fils, garde si tu le peux ton vœu téméraire ; mais dis-moi le nom de ton ennemi. Moi, Conrad, je n'ai point fait de vœu, et j'ai pour toi la tendresse d'un père.

— Vous désigner mon ennemi serait manquer à mon vœu d'une manière lâche et coupable.

— Je n'insiste plus, dit le baron découragé ; mais pourquoi, reprit-il, Conrad se rendant près de nous pour célébrer un joyeux et noble hyménée, y venait-il sans suite, sans écuyers ?

— Nul n'aurait pu suivre mon beau, mon rapide coursier. Je devançais d'un jour mes hommes d'armes et mes pages, ils viennent chargés des présents que je destine à ma bien-aimée.

— L'aurore se lève, dit le baron, votre suite, Conrad, arrivera-t-elle avant la nuit ?

— Elle arrivera si nul obstacle ne l'arrête.

— Eh bien, mon fils, je ne vous demande plus qu'une grâce : c'est de ne vous montrer à personne de tout le jour, et de ne paraître au château qu'entouré de votre suite. Nous distinguerons de loin vos bannières, et aussitôt, ce jeune page que je vais laisser près de vous, par une route souterraine connue de nous seuls, vous conduira secrètement jusqu'à vos hommes d'armes ; ayez l'air d'arriver avec eux ; ne pouvant la venger, je veux prendre tous les moyens possibles afin que cette malheu-

reuse aventure puisse demeurer secrète. »

Conrad rougit ; mais un sourire de sa bien-aimée obtint son consentement.

Le baron donna promptement les ordres nécessaires pour que tous les chevaliers, les seigneurs et les dames des environs, fussent invités à se rendre le soir même au château, où les attendait une brillante fête. Et afin que nul n'y manquât, il fit annoncer à tous ceux qui aspiraient à la main de sa fille que, si Conrad n'arrivait point ce soir même, la belle Agnès, pour obéir aux ordres de son père, choisirait un autre époux parmi les chevaliers présents à cette fête.

Nul ne manqua à l'invitation du noble et puissant baron, la route du superbe et antique manoir fut tout le jour couverte de chevaliers et de nobles dames parés de leurs plus somptueux vêtements, chevauchant sur des coursiers richement caparçonnés ; et le soir, dans une salle immense, où se mêlait aux sévères ornements de la pompe un peu barbare des seigneurs de l'Occident, ce luxe oriental qui convenait si bien au doux climat de la Provence, un cercle nombreux de chevaliers entourait de belles et majestueuses dames.

Agnès, la plus belle et la plus parée de toutes, était au milieu d'elles et faisait avec une grâce infinie les honneurs de la fête. Sûre de l'arrivée de son beau fiancé, elle avait placé la couronne de fleurs d'oranger sur son front virginal. La robe blanche aux brillants reflets sur laquelle étincelait une ceinture de pierres précieuses, ceignait sa taille délicate et dessinait gracieusement sa forme ravissante, tandis qu'un voile léger et transparent s'élevait autour de sa tête comme une divine auréole.

Cependant le soleil était prêt à disparaître derrière les collines, et Conrad n'arrivait point. Quelques dames en avaient déjà fait l'observation avec un malin sourire. Un chevalier nommé Engelran, guerrier au front soucieux, à la taille haute, à l'œil faux et méchant, s'approche de la



jeune fille et lui dit d'un ton où perçait une cruelle ironie : « Il n'est pas arrivé hier soir, belle Agnès, celui que vous attendiez ; il pourrait bien ne pas arriver ce soir encore... les plus beaux chevaliers ne sont pas toujours les plus fidèles. »

A la voix de cet homme, la jeune fille pâlit ; une secrète horreur saisit son cœur et la fait frissonner. Mais le baron a entendu ces paroles, elles l'ont frappé comme un trait de lumière... un éclair de joie passe sur son front jusque-là rêveur.... il est sûr désormais que Conrad sera vengé !

Tout à coup, on entend le son lointain d'une musique guerrière, un silence profond règne aussitôt dans cette nombreuse assemblée. Immobile et attentif, chacun écoute... « C'est Conrad qui arrive ! s'écrie enfin un chevalier.

— Vous vous trompez ! dit le farouche Engelran en fronçant ses épais sourcils ; non, ce n'est point, ce ne peut être Conrad.

— Voyez plutôt, voyez d'ici, reprit le chevalier ; déjà ses écuyers font flotter son gonfanon sur le pont-levis, et le voilà lui-même, brillant d'adresse et de grâce, sur son beau coursier.

— Je ne reconnais là ni Conrad ni son coursier, dit le guerrier farouche.

— Chevaliers, félicitez-moi ! » s'écria le baron, qui entraînait rayonnant de joie et tenant par la main un chevalier couvert d'une brillante armure. « Félicitez-moi ! voici le fiancé d'Agnès, voici Conrad. Alons, que ses rivaux, que ses amis prennent part à sa joie, et que le baiser de paix scelle à la fois et l'oubli du passé et l'espoir d'un heureux avenir. »

Plusieurs chevaliers se précipitent à la fois vers Conrad, qui les embrasse tour à tour. Mais Engelran jette sur lui des regards de plus en plus égarés.

« Approchez, chevalier, lui dit enfin le baron ; refuseriez-vous ce baiser de réconciliation et de paix à l'époux d'Agnès, au loyal, au brave Conrad ? Approchez, mon fils ; et vous, approchez, Engelran !

— Arrête ! s'écria le farouche guerrier avec une expression d'effroi et de terreur qui glaça d'horreur l'assemblée. Arrête ! ne me touche point ; terrible fantôme, ombre menaçante... que me veux-tu ? Viens-tu me reprocher mon crime ? viens-tu poursuivre, saisir ta victime?... Au nom du ciel, cache-moi ces traits livides, ces traits affreux ? Comment as-tu brisé tes chaînes ? Quel démon t'a arraché à ma vengeance ?...

— Calmez-vous, Engelran, dit Conrad, dont la vue de cet affreux délire commençait à émouvoir de pitié l'âme généreuse.

— Ah ! je succombe ! s'écria le chevalier félon ; c'est sa voix, c'est lui-même... je meurs ! » Et il tomba sans connaissance au milieu de la foule épouvantée.

On le transporta dans son riche manoir, où les soins de ses parents le rendirent à la vie ; mais la plus noble partie de lui-même porta la peine due à son crime. Sa raison fut à jamais perdue, et pendant ses accès de furieuse démence on fut contraint plus d'une fois de le lier avec les mêmes chaînes dont il avait chargé le généreux Conrad.

Ainsi, rarement le ciel laisse, même en ce monde, les forfaits impunis, et la vertu sans récompense.

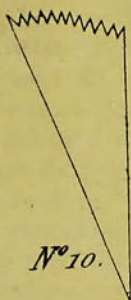
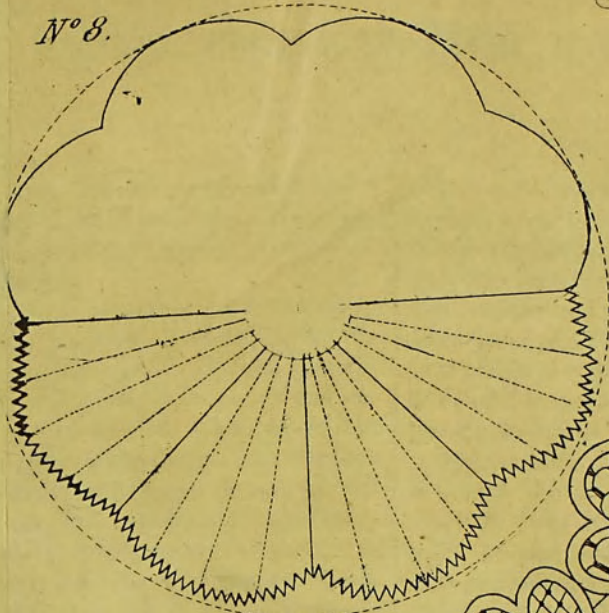
Les festins somptueux et les brillantes fêtes durèrent pendant trois jours au château du baron. La terre sainte fut ensuite le théâtre des glorieux exploits du noble chevalier, son gendre, et au bout de deux ans ils revinrent près d'Agnès, qu'ils rendirent fière de leur gloire, heureuse de leur amour.

Elle n'avait pas oublié, la jeune et tendre épouse, le généreux coursier auquel elle devait les jours de son époux. Et sur le tertre sous lequel reposait ce modèle d'intelligente fidélité, elle fit sculpter merveilleusement pour ce temps les formes élégantes d'un beau coursier, et sur la pierre qui lui servait de piédestal on lisait l'aventure que nous venons de raconter.

SIBYLLA.



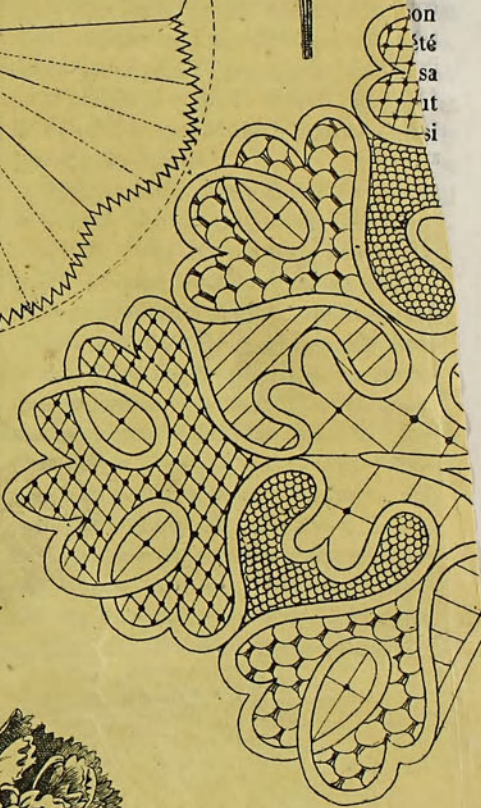
N° 8.



N° 10.



N° 11.



... Madame Adé-  
laïde fut mise sur la liste des émigrés ; le  
duc d'Orléans, son père, fit révoquer cette  
mesure, mais la princesse était à peine

... duchesse d'Orléans,  
sa mère, à Figuières, en Catalogne, où elle  
resta jusqu'en 1808. A cette époque, la  
guerre entre la France et l'Espagne ayant  
forcé la princesse à fuir, elle recommença



jeune fille et lui dit d'un ton où perçait une cruelle ironie : « Il n'est pas arrivé hier soir, belle Agnès, celui que vous attendiez ; il pourrait bien ne pas arriver ce soir encore... les plus beaux chevaliers ne sont pas toujours les plus fidèles. »

A la voix de cet homme, la jeune fille pâlit ; une secrète horreur saisit son cœur et la fait frissonner. Mais le baron a entendu ces paroles, elles l'ont frappé comme un trait de lumière... un éclair de joie passe sur son front jusque-là rêveur.... il est sûr désormais que Conrad sera vengé !

Tout à coup, on entend le son lointain d'une musique guerrière, un silence profond règne aussitôt dans cette nombreuse assemblée. Immobile et attentif, chacun écoute... « C'est Conrad qui arrive ! s'écrie enfin un chevalier.

— Vous vous trompez ! dit le farouche Engelran en fronçant ses épais sourcils ; non, ce n'est point, ce ne peut être Conrad.

— Voyez plutôt, voyez d'ici, reprit le chevalier ; déjà ses écuyers font flotter son gonfanon sur le pont-levis, et le voilà lui-même, brillant d'adresse et de grâce, sur son beau coursier.

— Je ne reconnais là ni Conrad ni son coursier, dit le guerrier farouche.

— Chevaliers, félicitez-moi ! » s'écria le baron, qui entraînait rayonnant de joie et tenant par la main un chevalier couvert d'une brillante armure. « Félicitez-moi ! voici le fiancé d'Agnès, voici Conrad. Allez, que ses rivaux, que ses amis prennent part à sa joie, et que le baiser de paix scelle à la fois et l'oubli du passé et l'espoir d'un heureux avenir. »

Plusieurs chevaliers se précipitent à la fois vers Conrad, qui les embrasse tour à tour. Mais Engelran jette sur lui des regards de plus en plus égarés.

« Approchez, chevalier, lui dit enfin le baron ; refusez-vous ce baiser de réconciliation et de paix à l'époux d'Agnès, au loyal, au brave Conrad ? Approchez, mon fils ; et vous, approchez, Engelran !

— Arrête ! s'écria le farouche guerrier avec une expression d'effroi et de terreur qui glaça d'horreur l'assemblée. Arrête ! ne me touche point ; terrible fantôme, ombre menaçante... que me veux-tu ? Viens-tu me reprocher mon crime ? viens-tu poursuivre, saisir ta victime?... Au nom du ciel, cache-moi ces traits livides, ces traits affreux ? Comment as-tu brisé tes chaînes ? Quel démon t'a arraché à ma vengeance ?...

— Calmez-vous, Engelran, dit Conrad, dont la vue de cet affreux délire commençait à émouvoir de pitié l'âme généreuse.

— Ah ! je succombe ! s'écria le chevalier félon ; c'est sa voix, c'est lui-même... je meurs ! » Et il tomba sans connaissance au milieu de la foule épouvantée.

On le transporta dans son riche manoir, où les soins de ses parents le rendirent à la vie ; mais la plus noble partie de lui-même porta la peine due à son crime. Sa raison fut à jamais perdue, et pendant ses accès de furieuse démence on fut contraint plus d'une fois de le lier avec les mêmes chaînes dont il avait chargé le généreux Conrad.

Ainsi, rarement le ciel laisse, même en ce monde, les forfaits impunis, et la vertu sans récompense.

Les festins somptueux et les brillantes fêtes durèrent pendant trois jours au château du baron. La terre sainte fut ensuite le théâtre des glorieux exploits du noble chevalier, son gendre, et au bout de deux ans ils revinrent près d'Agnès, qu'ils rendirent fière de leur gloire, heureuse de leur amour.

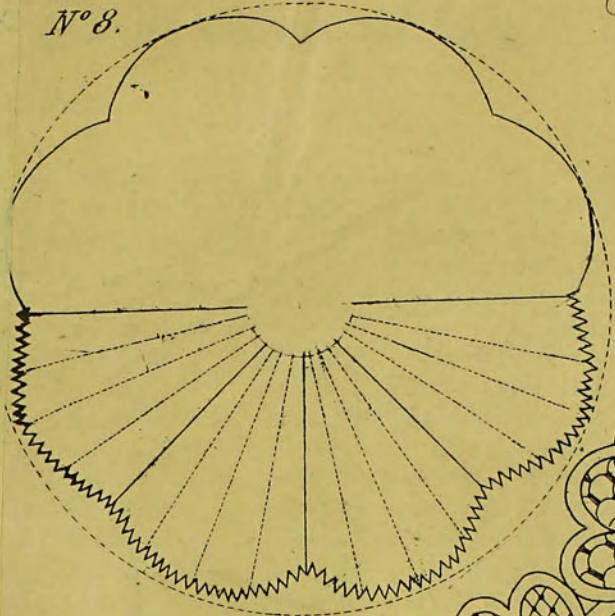
Elle n'avait pas oublié, la jeune et tendre épouse, le généreux coursier auquel elle devait les jours de son époux. Et sur le tertre sous lequel reposait ce modèle d'intelligente fidélité, elle fit sculpter merveilleusement pour ce temps les formes élégantes d'un beau coursier, et sur la pierre qui lui servait de piédestal on lisait l'aventure que nous venons de raconter.

SIBYLLA.



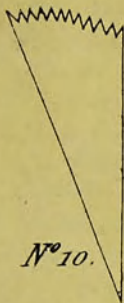
Nº 8.

Journ



Nº 9.

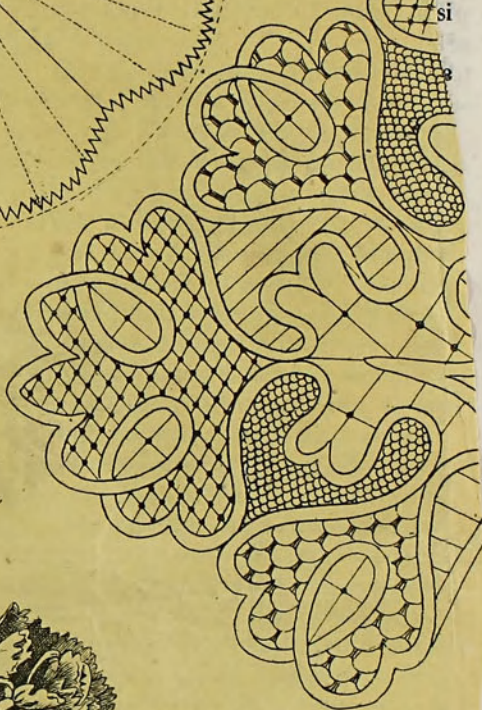
une  
tale  
nce  
son  
été  
sa  
ut  
si



Nº 10.



Nº 11.



Nº 12.





jeune  
une  
hier  
tendi  
soir  
sont  
A  
pâlit  
et la  
tend  
un t  
sur  
sûr  
J  
d'u  
fon  
ass  
éco  
en

E  
n

cl  
go  
m  
sc

sc

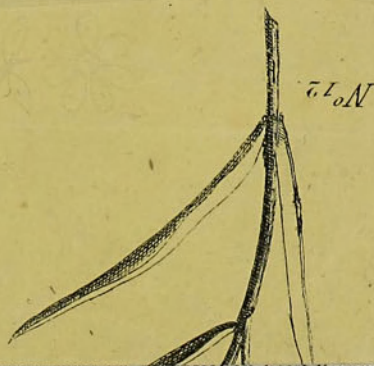
le  
té  
d

r  
l  
r  
sc  
l'e

fo  
to  
ga

b

Chanson et de paix à l'époux d'agnes, au  
loyal, au brave Conrad? Approchez, mon  
fils; et vous, approchez, Eugélan!



qui lui servait de piédestal on lisait l'aven-  
ture que nous venons de raconter.

SIBYLLA.



## MADAME EUGÈNE-ADÉLAÏDE D'ORLÉANS.

Madame Adélaïde naquit à Paris, le 23 août 1777, de Louis-Philippe d'Orléans, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre.

Madame la marquise de Genlis eut la direction des premières années de la princesse Adélaïde et de sa sœur jumelle, morte en bas âge. Pour ne pas être distraite de ses fonctions auprès de ses deux élèves, madame de Genlis s'était retirée au couvent de Belle-Chasse. On avait fait bâtir pour elle, dans le jardin, un élégant pavillon qui communiquait avec le couvent. Sa chambre à coucher était contiguë à celle des enfants; et, grâce à une porte formée d'une glace sans tain, placée dans son alcove, elle pouvait, même la nuit, exercer sa surveillance sur ses jeunes élèves.

Dans ce pavillon, tout avait été disposé pour une vie d'étude. La tapisserie de la chambre des princesses était un véritable cours d'histoire. On y voyait rangés par ordre chronologique les portraits des sept rois de Rome, des empereurs et des impératrices, jusqu'à Constantin. Deux grands paravents avaient pour spécialité l'histoire de France; chaque meuble avait son utilité instructive, jusqu'aux écrans qui jouaient aussi leur rôle dans cette réunion de sciences. Les uns racontaient la mythologie, d'autres la géographie. Les arts d'agrément ne furent pas plus négligés que l'instruction, car à quatorze ans la jeune princesse possédait un remarquable talent sur la harpe.

Pendant que madame de Genlis faisait un voyage en Angleterre avec la jeune princesse, la révolution arriva, et madame Adélaïde fut mise sur la liste des émigrés; le duc d'Orléans, son père, fit révoquer cette mesure, mais la princesse était à peine

rentrée dans son pays, que la commune de Paris la somma de sortir de la capitale dans les vingt-quatre heures, et de la France dans trois jours. Le duc de Chartres, son frère, maintenant Louis-Philippe, ayant été averti de la pénible position à laquelle sa sœur chérie se trouvait réduite, accourut de l'armée, et la conduisit à Tournay, ainsi que sa gouvernante.

Quelque temps après, la jeune exilée se trouvait à Schaffhouse; le duc de Chartres, exilé à son tour, vint l'y rejoindre. Ce séjour ne leur présentant pas de sûreté, ils se réfugièrent à Zurich, qu'ils furent obligés d'abandonner pour Zug, où, sous le nom d'une famille irlandaise, ils purent se fixer pendant un mois. Leur vie, aussi modeste, aussi cachée que possible, semblait devoir échapper à l'attention publique; mais des émigrés les reconnurent, et il leur fallut songer à un nouvel asile. Le duc de Chartres ayant compris que sa présence auprès de sa sœur attirait sur elle la sévérité des gouvernements et de leur police, se résignait à une douloureuse séparation, lorsqu'une circonstance heureuse vint les tirer d'embarras. Le général Montesquiou, établi alors en Suisse, avait rendu des services au gouvernement de Genève; par son intervention, madame Adélaïde et sa gouvernante obtinrent d'être reçues dans le couvent de Sainte-Claire, près de Baumgarten. La jeune princesse ne le quitta que le 11 mai 1791, pour se retirer en Hongrie, auprès de madame la comtesse de Conti, sa tante; plus tard elle se rendit auprès de madame la duchesse d'Orléans, sa mère, à Figuières, en Catalogne, où elle resta jusqu'en 1808. A cette époque, la guerre entre la France et l'Espagne ayant forcé la princesse à fuir, elle recommença



ses courses errantes , mais cette fois elle les dirigea à la recherche de son frère. Enfin, après de cruelles vicissitudes, elle le rencontra à Portsmouth, au moment où il allait s'embarquer. « Dieu soit loué ! s'écria le prince, il me rend un de mes bons anges ! » On peut juger du bonheur que le frère et la sœur eurent à se retrouver après une si longue séparation, et dans des circonstances si douloureuses. Ils se promirent dès lors de ne jamais se quitter, et ils ont tenu cette promesse. En janvier 1809, madame Adélaïde et le duc de Chartres partirent pour Malte ; quelque temps après, elle eut la joie d'assister au mariage de son frère, qui épousait à Palerme la princesse Marie-Amélie. Enfin, en 1814, à la restauration, madame Adélaïde rentra en France, ainsi que son frère et sa famille.

Depuis plusieurs années la princesse languissait en proie à un mal sérieux qui épuisait lentement le peu de forces que lui avaient laissé les vicissitudes, les fatigues et

les chagrins de sa longue carrière, lorsque arriva l'attentat de Lecomte contre la vie du roi. Elle dit à l'une de ses dames : « Je peux vivre encore quelque temps , mais croyez bien que j'ai reçu aujourd'hui le coup de la mort. »

Madame Adélaïde était douée d'un caractère ferme, d'une intelligence élevée et d'un profond amour pour la France ; sa vie entière fut consacrée à l'amitié qu'elle avait vouée au roi.

Le 30 décembre 1847, S. A. R. reçut les derniers secours de la religion, entourée de sa nombreuse famille, agenouillée, fondant en larmes, et le lendemain, à trois heures du matin, la princesse s'est éteinte dans les bras de son frère, sans souffrance, presque sans agonie, souriant à la mort qu'elle avait pu prévoir, mais dont elle n'a pas senti les approches.

S. A. R. madame Adélaïde a été entermée dans les caveaux de la chapelle de Dreux, qui est le lieu de sépulture de la nouvelle dynastie de nos rois. \*\*\*

## LA VEILLÉE DE NOËL.

« Maman, tu nous as dit : Enfants, soyez bien sages ;  
Quand viendra la Noël, le soir, au coin du feu,  
De mon grand missel d'or vous verrez les images,  
Et nous ferons ensemble une prière à Dieu.  
Maman, c'est la Noël, nous avons été sages ;  
Prends ton beau livre d'or, veux-tu ? prions un peu. »

La mère caressa d'un regard ses trois anges,  
Et dit : « A l'heure sainte où Jésus dans ses langes  
Descendit pour souffrir, il faut, ô mes amours,  
Il faut prier pour ceux qui souffrent, sans secours.

Vous avez quand il neige un grand feu qui pétille,  
Des vêtements bien chauds, des fruits et de bon pain,  
Mais les pauvres n'ont pas de gai foyer qui brille,  
Ils sont nus, et souvent ils souffrent de la faim !

Vous avez près de vous une maman mignonne  
Dont la main tous les soirs vous berce dans vos lits ;  
Mais bien des orphelins délaissés n'ont personne  
Qui réchauffe à son sein leurs pieds froids et meurtris.

Il est encore, enfants, bien des pauvres sur terre.  
Prions à deux genoux pour tous ces malheureux ! »  
Et les petits enfants dirent : « Prions pour eux !  
Longtemps, jusqu'à demain ! — Non, répondit la mère ;  
L'étoile de minuit rayonne dans les cieux...  
Vous prierez en dormant ! dans la chapelle blanche  
Les bons anges viendront rire à votre sommeil ;  
Je vous mettrai demain vos habits du dimanche,  
Et vous aurez chacun dix baisers au réveil ! »

GEORGES OLIVIER.



## REVUE DES THÉÂTRES.

*Les Aristocraties*, comédie en cinq actes,  
en vers, par M. Étienne Arago.

*La scène se passe à Paris, pendant les deux  
premiers actes, et pendant les trois derniers,  
au château de Franville, près Paris.*

Un salon d'attente, dont l'ameublement est du  
plus grand luxe.

M. Verdier, riche banquier, était resté  
veuf et père d'une jeune fille nommée Lau-  
rence. Il avait une sœur qui donnait des  
leçons de musique et chantait dans les con-  
certs, ce qui compromettait la vanité du  
parvenu; il calcula que si sa sœur venait  
demeurer avec lui, elle ferait l'éducation  
de Laurence, que cela devenait alors pour  
lui une bonne affaire, et lui donnerait en  
outre un air de générosité.

Le banquier venait d'acheter depuis  
peu de jours le château de Franville. Ma-  
demoiselle Verdier et sa nièce parcouraient  
les environs, lorsque étant entrées pour vi-  
siter une manufacture,

Ces machines, bras forts qu'anime la vapeur,  
Ce mouvement, ce bruit....

effrayent Laurence; les robes de ces dames  
sont prises par une chaîne, elles se sen-  
tent entraîner... A leurs cris, les ouvriers  
restent saisis d'effroi, ou prient Dieu pour  
elles... elles sont perdues! Un jeune  
homme, contre-maître dans la fabrique,  
accourt, voit le danger, essaie de résister à  
la vapeur en retenant la roue qui tient la  
chaîne; cette roue l'enlève... on croit qu'il  
va périr! mais lui, sans se troubler, se  
voyant arrivé au sommet de la roue, dé-  
tache le câble qui la faisait mouvoir et atti-  
rait les deux pauvres dames pour les li-  
vrer à l'instrument de mort dont l'acier  
déjà les touchait... elles sont sauvées! De-  
puis ce jour, M. Valentin, c'est le nom du

jeune homme, a été reçu chez M. Verdier;  
qui le traite avec estime. Valentin est mo-  
deste, intelligent, distingué; Laurence  
l'aime, il aime Laurence, mais il ne s'est  
pas encore déclaré, car il est sans fortune.  
Cependant, il a inventé une fabrication  
pour laquelle il lui faut des capitaux, et  
sa fortune sera faite. Il n'a pas osé s'ouvrir  
à M. Verdier, dans la crainte qu'il ne se  
crût engagé par la reconnaissance, mais il  
lui a fait remettre son projet par un inter-  
médiaire.

Une espèce d'intrigant, Dupré, l'ordon-  
nateur des fêtes du banquier, rencontre  
Valentin dans le salon d'attente. « Expli-  
quez-moi, monsieur, lui dit-il,

Comment monsieur Verdier, qui sous nos yeux  
[acquiesce]

Avec tant de sagesse une fortune immense,  
Avec tant de folie aujourd'hui la dépense?

— Rien de plus naturel pourtant que ce contraste,  
répond Valentin.

L'avarice, monsieur, peut s'allier au faste;  
Car de l'amour du gain tous deux sont l'aliment,  
Toujours une fortune acquise promptement  
Accoutume l'esprit aux choses déplacées,  
Une fortune immense aux choses insensées.

— La fête que l'on donne demain à Fran-  
ville, continue Dupré, a pour but de choi-  
sir un époux à mademoiselle Laurence.  
Deux prétendants se présentent : le comte  
de Tercy, le baron de Larrieul. Mais quel  
qu'il soit, il ne pourra que rentrer dans  
son bien. — Comment cela? » demande  
Valentin, que la nouvelle de ces projets de  
mariage inquiète. « Je connais cette his-  
toire, voulez-vous m'écouter?

C'était un beau manoir que celui de Franville!  
Pour quelque grand service à la patrie utile,  
Charles VII en dota le premier des Tercy,



Qui jamais aux Anglais n'y demanda merci...  
 Mais chez ses descendants, par un triste contraste,  
 A la gloire bientôt vint succéder le faste...  
 Et quand par leurs vassaux soulevés à grands cris,  
 Les maîtres des châteaux un jour furent proscrits,  
 Un comte de Tercy vit la terre étrangère;  
 Il porta noblement une noble misère...  
 Et Franville, ses prés, ses bois et ses crêneaux,  
 Tout fut inscrit parmi les biens nationaux.  
 La République alors fut notre souveraine! ..  
 Mais l'Égalité sainte eut peu de temps la veine!  
 Du comte de Tercy quand la maison baissait,  
 Du baron de Larrieul la maison commençait.  
 Simple enfant de Paris, fils du faubourg Antoine,  
 Comme on disait alors, pour fonds, pour patri-

[moine,

Pierre Larrieul n'avait qu'un établi banal.  
 Un beau jour, en chantant l'hymne national,  
 Dont le puissant refrain arrivait de Marseille,  
 Le fusil à la main, la cocarde à l'oreille,  
 Il partit, et bientôt de hauts faits en hauts faits,  
 Des grades qu'il obtint, il ployait sous le faix...  
 Si bien qu'après vingt ans, en un jour de victoire,  
 Le général Larrieul, pour reposer sa gloire,  
 Reçut de l'empereur, généreux souverain,

.....  
 Une dotation avec un noble titre.

De Franville il devint et le maître et l'arbitre;  
 Et bientôt oubliant sa noblesse d'un jour,  
 Il fit rentrer le faste en ce brillant séjour.  
 Mais avec le héros qui nous l'avait donnée,  
 La nouvelle noblesse alors fut détrônée...  
 Le brave général, en mourant, ne laissa  
 Qu'un titre de baron... à son fils il passa.  
 Le château fut criblé de dettes usuraires;

.....  
 Enfin, après quinze ans le banquier l'acheta.  
 Vous voyez poindre ici l'autre aristocratie,

.....  
 L'or aujourd'hui remplace et gloire et parche-

[mins! »

Dupré court à Franville pour les apprêts  
 de la fête. Valentin reste; le banquier re-  
 çoit courtiers, agents de change, leur  
 donne l'ordre de jouer à la hausse; parmi  
 les visiteurs, se trouve l'intermédiaire que  
 Valentin a chargé de son projet; mais sans  
 y avoir jeté les yeux, préoccupé de ses  
 idées d'ambition, le banquier refuse de s'y  
 associer, et le jeune homme, désolé, s'en  
 va offrir à un autre capitaliste le fruit de  
 son génie inventif.

Le comte de Tercy et le baron de Larrieul, en venant faire une visite à M. Verdier, sont tout étonnés de se rencontrer; devinant le motif qui chacun les amène, ils s'avouent que jusqu'à présent leur rivalité aux courses, auprès des belles, ne leur a jamais été que nuisible, un troisième venait qui l'emportait toujours sur eux. « Changeons de tactique, dit le comte,

Servons-nous, proclamons... nos belles qualités; Qu'à l'usage commun chacun de nous déroge. Moi, de toi; toi, de moi, faisons ici l'éloge, Alors l'un de nous deux est sûr de l'emporter.

— Mais l'autre? dit le baron. — Il patientera, répond le comte.

Verdier n'est pas, je crois, le seul banquier en France  
 Dont la vanité brigue une noble alliance.

Nous aimons tous les deux la cantatrice  
 Camille, eh bien, celui qui réussira ici laissera à l'autre le champ libre...

Avec un peu d'esprit ici-bas tout s'arrange. »

Et nos deux rivaux se retirent bras dessus bras dessous.

Si M. Verdier a caché aux jeunes gens qu'ils étaient rivaux, c'est qu'il a besoin de tous les deux. L'un lui a promis de le faire nommer à la place du député royaliste de Versailles; l'autre lui a promis de le faire nommer conseiller municipal par le faubourg Saint-Antoine; mais l'ambition du banquier est insatiable, car, en faveur de son crédit sur la hausse ou la baisse, il sollicite le titre de baron; le ministre le lui a promis; s'il l'oubliait, M. Verdier s'est fait adjudicataire d'un emprunt étranger qui le créera baron de Burkthal ou d'Asporth, il n'importe... Cependant il donnera son choix à la France.

Un petit salon très-élégant, communiquant à d'autres salons. Les fenêtres donnent sur le parc et les jardins de Franville.

M. Verdier arrive de Paris, tenant sous son bras un énorme portefeuille contenant trente-trois millions de valeurs; il va soi-



gneusement l'enfermer dans son cabinet. L'ambassadeur étranger qui fait pour son souverain un emprunt de trente millions va venir au bal, il les lui remettra. Les trois autres millions payeront la terre de Franville.

Dupré présente à M. Verdier la liste des personnes invitées à sa fête.

« Quoi !

s'écrie-t-il,

Les dames Bourdois, qui tiennent le  
[comptoir ?

— Sans doute, répond Dupré,

Marchandes le matin, élégantes le soir.

Sous les plumes et l'or, qui peut les reconnaître ?

— Des marchands ! vous verrez... ça va me com-  
[promettre !

— De vous contrarier je n'eus jamais dessein.

Puis, pendant que M. Verdier parcourt la liste, Dupré se dit :

Aujourd'hui le bureau fait fi du magasin,  
Le magasin, déjà fier, aristocratique,  
A son corps défendant fraie avec la boutique ;  
A la boutique aussi l'établi fait horreur,  
L'établi, de l'échoppe à son tour a grand'peur,  
Et je crois que l'échoppe, en son humeur altière,  
Commence à mépriser le modeste éventaire !...  
D'orgueil, de vanité, tout n'est que ricochet.

.....  
— Le comte de Soreuil ! le marquis de Vareille !  
Voilà des noms connus qui restent dans l'oreille !

dit en souriant M. Verdier.

— Tous grands que soient ces noms, vous leur  
[faites honneur.

— Il m'en coûtera cher, pour autant de bonheur,  
dit l'avare.

— Quand un ordonnateur, intelligent, habile,  
Dirige de valets un personnel docile,  
De restreindre les frais il est mille moyens.

— Sans que cela paraisse ? demande  
l'orgueilleux. — En rien ! répond Dupré.

..... Au jardin j'ai fait dresser des ifs  
Et des feux d'artifice... A ces préparatifs,  
D'une fête en plein air on se promet la joie ;  
Mais.....  
Des apprêts qu'en ces lieux chacun admirera,

Une part doit servir.. l'autre nous restera.  
Les fêtes sont chez nous sujettes aux orages ;  
Et si nous remettons, par nos calculs fort sages,  
Bombes, gerbes, soleils, à l'ombre sous l'auvent,  
Nous en accuserons ou la pluie ou le vent.  
Ainsi l'ordonnateur qui connaît son affaire,  
Sait profiter de tout... même de l'atmosphère.

— Bravo ! ce qui sera cette nuit respecté  
Pourra très-bien servir pour nos fêtes d'été.

— Voilà ce que j'appelle un faste... économique !

— Eh ! oui ; mais essayez, mon cher, votre tactique  
Sur le buffet d'abord, sur le souper enfin...

Tentez donc d'apaiser et la soif et la faim ?

— Ne pouvant les calmer, du moins je les amuse :  
Où la force succombe, on pratique la ruse.

On a l'art de grouper les chiffres, Dieu merci !  
L'art de grouper les mets est découvert aussi.

Le souper est servi... quelle sublime extase !

C'est un coup d'œil charmant ! d'éloges on écrase  
L'amphitryon qui rit et se laisse louer.

Des chefs, toujours au fait du jeu qu'on va jouer  
Comme pour découper par de grands coups de

[maître,  
Enlèvent tout de table et font tout disparaître ;  
Puis revient la livrée offrant de toutes parts,

Sur de grands plats d'argent, quelques morceaux  
[épars.

Chaque servant s'agite, accourt, va, se démène ;  
Un cri l'appelle au loin, un autre le ramène.

Sans s'en être servi l'on change de couvert,  
Et sans avoir mangé l'on arrive au dessert.

Nul ne peut soupçonner un pareil artifice ;  
Tous avaient admiré le luxe du service...

Et chaque bout de table accuse l'autre bout  
D'accaparer les plats, grâce au riche surtout

Dont les fleurs, s'élevant en montagnes perfides,  
Arrêtent les regards loin des assiettes vides.

— Ah ! ah ! ah ! c'est parfait !... quel homme ! en  
Je ris de ce festin si bien escamoté. » [vérité,

En ce moment le comte et le baron se  
présentent. « A nos rôles ! » se disent-ils.

En effet, ils ne paraissent point surpris  
que le banquier ait voulu choisir entre eux.

..... « Un père de famille  
Doit connaître l'époux qu'il destine à sa fille,

dit le baron.

— Quant à moi, je suis fier du rival qu'on me  
[donne,

dit le comte.

— Qui fera le bonheur d'une femme mieux que toi ?



dit le baron.

— Toi, mon cher !

dit le comte.

— Ah ! s'écrie le banquier, voilà de la noblesse !

Trouvez ces sentiments dans notre bourgeoisie ! »

Par malheur pour nos deux époux, arrive Camille ; cette cantatrice célèbre est ancienne élève de mademoiselle Verdier. C'est une honnête personne, à qui tous les deux font la cour ; elle est étonnée de les voir amis, eux qui, près d'elle, étaient ennemis... Tandis qu'elle va essayer sa voix au salon, que le comte et le baron vont se promener dans le parc, mademoiselle Verdier, qui connaît l'amour de Laurence pour Valentin, veut dissuader son frère de ces deux nobles mariages :

« Elle aura titre, argent... que lui faut-il de plus ? » dit le banquier.

— ..... Un mari comprenant ses vertus.

— Savez-vous où se tient ce phénix, ce prodige ?

— Peut-être ! » répond mademoiselle Verdier. Elle allait nommer Valentin ; mais le banquier s'éloigne en disant :

« Tout prodige qu'il est, il arrive trop tard. »

Quand Laurence vient savoir quelle est la volonté de son père, mademoiselle Verdier lui tient un autre langage. Elle lui prêche l'obéissance aux ordres paternels ; Laurence se révolte. « Vous qui me donnez le doux nom de mère ! on m'accusera de vos refus, dit mademoiselle Verdier, cruelle enfant ! — Oui, vous avez raison, répond la pauvre jeune fille, mon cœur sera brisé ; mais il obéira. » En ce moment Valentin s'avance ; la voyant pâle, agitée, il va lui exprimer le plus tendre intérêt.

« Le devoir m'interdit, monsieur, de vous en-  
[tendre,  
lui dit-elle avec contrainte ;

Désormais de vous fuir tout me fait une loi,  
Puissez-vous être un jour moins à plaindre  
[que moi !

Puis elle sort du salon, et mademoiselle Verdier fait jurer à Valentin que si le jour même il n'a pas trouvé à réaliser ses projets par une association de capitaux, il partira.

Le boudoir et les salons, éclairés par de nombreuses bougies. Au lever du rideau on entend une légère musique.

Tous les invités sont arrivés. Camille vient à passer, le banquier l'arrête, lui fait des compliments sur son chant, sur sa danse... « Oui, répond-elle, j'ai dans vos salons de nombreux adorateurs : le comte de Tercy, le baron de Larrioul. — Autrefois, répond le banquier, mais non aujourd'hui. — Chacun d'eux m'a donné rendez-vous ici. — C'est étrange ! — Et, ajoute Camille, qui, comme vous le pensez, agit dans l'intérêt de Laurence, il faut que j'évite quelque malheur.

Leur amour se trahit par une inimitié...

— Ah ! répond en riant le banquier, votre méprise est bonne ;

Leur penchant mutuel au contraire m'étonne, Leur commun dévouement...

— Il est grand !... c'est au point Qu'ils ont mis par deux fois le pistolet au poing.  
— Eh ! voici le baron. — Je voudrais bien l'en-  
[tendre,

dit M. Verdier. Il se cache.

Le baron ne se gêne pas. Il appelle le comte un fat, un imbécile, qui se fait son Sosie. « Je le hais, dit-il à Camille, autant que je vous aime. Mais le jeu me réclame ; à bientôt, dans le bal. — Oh ! la bonne leçon !... s'écrie M. Verdier sortant de sa cachette. Cependant le comte ne mérite encore aucun reproche. — Rentrez ! s'écrie Camille ; le voici ! — La valse est terminée, dit le comte s'éventant avec son mouchoir. Je suis furieux contre vous, Camille ; ce Larrioul ne vous perd pas des yeux, donnez-moi des rivaux plus dignes d'un Tercy ; mais un Larrioul, cela m'humilie... Il prend son esprit chez le gantier,



son goût chez le tailleur, il doit tout cela, et ne s'acquittera jamais, car il est insolvable. — Ce portrait est charmant ! Larrieuil dirait que vous le lui avez emprunté. — Il prétend que je prends son esprit, mais avant je le passe au crible. (On entend une valse.) Ma danseuse m'attend, s'écrie-t-il, nous nous reverrons au bal. — Je ne serai plus leur dupe ! s'écrie M. Verdier sortant de sa cachette. Que de grâces je vous dois, madame ! — A présent que vous y voyez clair, lui dit gaiement Camille, je retourne au salon. »

M. Verdier était furieux d'avoir été joué par ses deux nobles gendres, lorsque Dupré vient lui dire : « Cet industriel qui vous a remis un mémoire, prêtait son entremise à Valentin, c'est Laversin, le banquier, qui lui fournit des fonds pour acheter la manufacture voisine de ce château, afin d'y exploiter cette invention qui va doubler ses capitaux et répandre l'aisance dans ce pays. — Allez dire à Valentin que je l'attends ici, s'écrie M. Verdier au désespoir d'avoir refusé cette affaire. »

Resté seul, il se dit : « Ce jeune homme timide, modeste, est l'époux que ma sœur destinait à Laurence, j'en suis sûr ; s'il ne s'est pas adressé à moi plutôt qu'à Laversin, c'est qu'il craignait que je ne fusse décidé par la reconnaissance que je lui dois. C'est noble, c'est généreux. Tu viens de danser, dit-il à sa fille, est-ce avec Valentin ? — Non, mon père, il ne m'a pas priée. — C'est très-mal ! ajoute-t-il en s'adressant au jeune homme ; allez donc réparer votre tort. » Il le fait passer près de Laurence, et tous deux fort surpris sortent en se donnant la main. « Vous reviendrez ensuite, Valentin, lui crie le banquier, vous avez à m'expliquer votre conduite ; mais obtenez votre pardon de ma fille, et je ne serai pas plus inflexible qu'elle. » Puis s'adressant à mademoiselle Verdier :

Qu'en dites-vous, ma sœur, ils sont charmants

[tous deux,

Un tel hymen, je crois, serait moins hasardeux

Que ceux dont vous avez critiqué la pensée.

— Et madame en cela me paraît fort sensée,

ajoute Camille. Dupré accourt apporter deux lettres au banquier. L'une est d'un duc, l'oncle du comte de Tercy. « J'ai vu dans vos salons trop de gens du peuple, je vous retire la voix de mes amis. Soyez le candidat de la démocratie. » L'autre est de l'électeur amené par le baron de Larrieuil. « J'ai vu chez vous des nobles, et vos parquets sont trop glissants pour nous. Soyez le candidat de l'aristocratie. » Verdier froisse les lettres et les rejette avec colère. « Ma tante, dit Laurence, venez-vous ? c'est le feu d'artifice. » (Plusieurs personnes passent dans le boudoir et disparaissent.)

Même décor, seulement les portes sont fermées.

Le comte et le baron voulant tous deux reconduire Camille, arrivent en se querellant. A la vue de M. Verdier, ils se remettent à jouer leur rôle ; mais celui-ci se moque d'eux à son tour. « Vous m'avez dit, messieurs, qu'un bon père devait étudier son gendre, j'ai résolu de ne pas me presser. » Les épouseurs voyant dans ce retard un refus, deviennent railleurs, impertinents ; le banquier leur riposte. Valentin, s'avance, les écoute, et prenant la parole : « Chacun de vous, dit-il,

résume une aristocratie

Qui tour à tour en France eut la suprématie ;  
Mais toutes ont servi leur pays... et je crois  
Qu'au respect elles ont de légitimes droits.

.....  
Chacun paya sa dette en son temps, en son lieu :  
Bayard, Montmorency, Turenne, Richelieu ;  
D'oppresses insolents balayant nos campagnes,  
Refoulant l'Espagnol au delà des montagnes,  
L'Allemand jusqu'au Rhin, l'Anglais jusqu'à la  
[mer,  
Veillant sur le pays dans leurs habits de fer.

— Oui, reprend Verdier, cette noblesse fut glorieuse, mais plus tard elle s'acheta.  
— Ce fut sa mort, dit Valentin. — Vous avez raison, ajoute le comte, un de nos rois l'a dit : « Il faut cent ans pour faire



un gentilhomme. » — Mais, répond Valentin :

Il en fallut bien moins au glorieux soldat  
Placé par la victoire au faite de l'état.  
Il fonde avec l'épée une aristocratie  
De géants, de héros, auxquels il associe  
Les hommes qu'illustraient la science et les arts.»

Et comme le comte et le baron ne voulaient pas reconnaître l'aristocratie de l'or, Valentin continue :

« Cette aristocratie, à vos yeux sans mérite,  
.....  
Elle marche, et féconde une terre appauvrie,  
Elle parle, et sa voix ranime l'industrie,  
Elle enrichit les arts, écrase le trafic,  
Et base son crédit sur le crédit public. »

M. Verdier triomphe. Dans sa joie il dit à Valentin : « Pourquoi, mon cher, avez-vous douté de moi ? Disposez de ma caisse pour votre commandite ; associons-nous de compte à demi, vous mettrez l'idée, moi les fonds, et s'il faut qu'une prime vous soit accordée, je vous la donnerai *si belle*, » ajoute-t-il avec intention en pensant à sa fille.

Valentin refuse ; il a donné sa parole à M. Laversin. Le banquier est d'autant plus malheureux, que le comte et le baron sont témoins de sa déception. En ce moment Dupré, mademoiselle Verdier, Laurence et Camille, accourent effrayés... une fusée, poussée par un coup de vent, a pénétré par la fenêtre du cabinet. M. Verdier, suivi de Valentin, se précipite vers la porte, il l'ouvre... le feu en sort.

Le comte et le baron vont le suivre... Il revient la figure décomposée ; Valentin le conduit jusque sur un fauteuil, mademoiselle Verdier et Laurence l'entourent de leurs soins.

« Ruiné !..... s'écrie-t-il, ruiné !..... Trente ans de travaux, honneurs, titres...

je perds tout en un moment, et par une étincelle !... Je ferai face à mes affaires, dit-il en se levant ; mais il faudra tout vendre... et Franville, que je devais payer aujourd'hui ! — Il tombe ainsi que nos aïeux sont tombés, dit le comte. — C'est son tour, répond le baron. — Ma sœur, ma fille, partons de ce château ! s'écrie M. Verdier. — Vous pouvez y rester, reprend Valentin, je l'achète. — Mon père ! dit Laurence, vous aurez encore d'heureux jours ! — Oui, ajoute mademoiselle Verdier, un ami vous prête son appui. (Elle lui montre Valentin.) — Notre vie maintenant ne peut être commune, répond M. Verdier... je suis pauvre..

— Riche, vous refusez d'unir mon sort au sien, répond Laurence ;

Et moi, je vais à lui, lorsque je n'ai plus rien. »

Elle s'approche de Valentin, et lui offre avec joie sa main, qu'il presse dans la sienne. « Renonçons à Franville, s'écrie le banquier, je craindrais pour l'avenir le retour de son faste. — Oh ! je veux l'en bannir à jamais, reprend Valentin ; j'en fais une manufacture. — J'entends déjà les marteaux retentir dans ces salons, dit le comte avec ironie. — C'est donc guerre aux châteaux ? ajoute le baron. — Non, répond Valentin.

Non. Que tout vieux manoir, toute antique demeure,

Solide sur sa base, attende encor son heure ;

Mais ce pays est pauvre... et Franville aujourd'hui

Par un travail actif en deviendra l'appui.

Chacun doit ici-bas mettre la main à l'œuvre.

Comme dans un navire où tout homme manœuvre,  
A la proue, à la poupe, aux mâts, au gouvernail...

La loi de l'univers, n'est-ce pas le travail ?

M<sup>me</sup> J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.



## MANIÈRE DE RELEVER LES PATRONS.

Vous prenez une grande feuille de papier, un mètre et un crayon.

Supposons, par exemple, que vous vouliez tailler une pèlerine. Vous commencez par le n° 19 de la planche II. Vous placez perpendiculairement, à partir du haut du papier, le haut de votre mètre, avec votre crayon vous écrivez zéro au-dessus de votre mètre, et vous tirez une ligne perpendiculaire jusqu'à ce que votre mètre marque 3 centimètres et demi; vous les écrivez — vous continuez la ligne perpendiculaire jusqu'à ce que votre mètre marque 7 centimètres, vous les écrivez — vous continuez cette même ligne jusqu'à ce que votre mètre marque 15 centimètres, vous les écrivez — puis jusqu'à ce qu'il en marque 25, vous les écrivez — puis enfin jusqu'à ce qu'il en marque 31, vous les écrivez.

Vous retournez votre mètre et le placez horizontalement sous le zéro que vous avez écrit — vous tirez sur votre droite une ligne horizontale, à partir de la ligne perpendiculaire, jusqu'à ce que votre mètre marque 8 centimètres et demi, vous les écrivez — vous descendez votre mètre et le placez sous le chiffre 7 que vous avez écrit, vous tirez une ligne horizontale jusqu'à ce que votre mètre marque 22 centimètres et demi, vous les écrivez — vous

descendez encore votre mètre, et le placez sous les chiffres 15 que vous avez écrits, vous tirez une ligne horizontale jusqu'à ce que votre mètre marque 31 centimètres et demi, vous les écrivez — vous placez votre mètre sous le chiffre 25 que vous avez écrit, vous tirez une ligne horizontale jusqu'à ce que votre mètre marque 20 centimètres, vous les écrivez. — Vous n'avez plus besoin du mètre.

A présent, avec votre crayon, vous tirez, sur votre droite, une ligne à partir des chiffres 3 et demi, en remontant jusqu'aux chiffres 8 et demi — vous tirez une autre ligne à partir des chiffres 31, et vous la continuez en remontant jusqu'aux chiffres 20, puis en remontant encore jusqu'aux chiffres 31 et demi — vous recommencez dans le haut à tirer une ligne à partir des chiffres 8 et demi en descendant jusqu'aux chiffres 22 et demi, puis jusqu'aux chiffres 31 et demi.

Avec des ciseaux vous suivez, en les coupant, ces lignes pleines que vous venez de tracer, puis vous pliez ce papier sur la ligne pointée, à partir de zéro jusqu'aux chiffres 31, et, sur cette moitié, vous taillez pareille l'autre moitié de ce patron.

La ligne perpendiculaire, à partir du zéro, indique la hauteur; la ligne horizontale indique la largeur.

On ne découpe que les lignes pleines.

## CORRESPONDANCE.

Si tu pouvais me voir, pensive, ma plume en l'air... tu croirais que je n'ai rien à te dire... tu te tromperais... c'est que j'ai au contraire tant de choses à te dire, que je ne sais par où commencer... Voyons... au

hasard... à la première venue!... Eh bien, ma chère, la première venue, et j'en serais honteuse si nous n'étions pas en carnaval, la première venue, c'est une idée de bal, de déguisement. Tu m'as écrit : L'une de



nos amies est petite et brune — l'autre est grande et blonde — sa sœur cadette lui ressemble — sa plus jeune sœur est toute rondelette — son frère a neuf ans ; comment leur conseillerais-tu de se déguiser en dépensant peu d'argent et peu de temps, deux choses si précieuses !

D'abord, à l'amie petite et brune, je répondrai : Lissez vos cheveux en bandeaux, tressez-les derrière, tournez-les sur eux-mêmes et attachez-les avec un peigne dont le cintre soit extrêmement élevé. — Placez une rose ou une grenade à gauche, à la hauteur de l'œil, et jetez sur votre tête un grand voile carré, en dentelle noire. Ce voile tombera derrière, de manière à couvrir les épaules ; devant, il ne fera qu'entourer gracieusement votre figure, et vous le ramèneriez sur votre poitrine. — Vous avez une robe de gros-de-Naples noir, au corsage à pointe ; raccourcissez la jupe de 15 centimètres, en y faisant un grand ourlet ; — autour du bas du corsage, placez dix nœuds faits chacun avec 50 centimètres de ruban de satin rose ou rouge, large de 6 centimètres ; ces nœuds formant deux boucles et deux bouts, lesquels bouts vous aurez eu le soin de faire ferer chez la mercière, comme on ferre les lacets — autour du haut du corsage vous coudrez une haute dentelle noire — autour des emmanchures vous mettrez trois nœuds ferrés, espacés sur les épaules — vous pouvez avoir des manches courtes ou amadis — à 30 centimètres au-dessus du bas de la jupe, vous pouvez coudre tout autour quinze nœuds ferrés comme ceux du corsage. — Si vous avez des manches amadis, un nœud ferré ferait bien, cousu sur le bouton le plus près du poignet — des bas de soie blanche : un ruban de satin rose ou rouge, large d'un centimètre, formerait les coins, en faisant des zig-zag larges du bas, et diminuant jusqu'au haut — des souliers de satin noir, et en guise de boucle un nœud ferré — pour bouquet, une rose rose, ou une grenade placée au milieu du haut du corsage — un

grand éventail à la main — et votre mouchoir dans votre poche.

Si vous avez une robe de taffetas rose, corsage à pointe, et que madame votre mère veuille bien vous prêter ses dentelles noires, vous pouvez en coudre à plat deux et trois rangs, à partir du bas de votre jupe — vos nœuds ferrés seraient noirs — ou bien formés de 25 centimètres de ruban noir, et de 25 centimètres de ruban rose.

Lorsque votre costume espagnol aura produit son effet, vous pourrez ne pas garder votre voile en dansant, et le laisser sur votre banquette, pour le rejeter sur votre tête lorsque vous revenez à votre place.

Je vous conseillerais alors de placer autour de votre tresse quatre nœuds ferrés, deux à droite, deux à gauche.

Vous pouvez, à un corsage de velours noir, ajouter une jupe de satin rose ou bleue, recouverte de dentelle noire... mais j'oublie que cela est trop dame.

À l'amie grande et blonde, je répondrai : Séparez, devant, vos cheveux en bandeaux ; derrière, formez-en deux tresses, ayant chacune un ruban de velours noir qui se terminera au bas par une boucle et un long bout pendant — taillez un rond de velours noir de 20 centimètres de diamètre, borde-le, ornez-le d'un galon d'or (faux bien entendu) — formez à ce rond quatre larges plis ronds que vous arrêtez par un point, à 3 centimètres du bord — placez ce rond derrière votre tête, et un peu incliné du côté gauche ; là, arrêtez-le par de longues épingles d'or (faux bien entendu), placées sur chaque pli rond — mettez une robe de mousseline blanche, corsage guimpe, manches à la Jardinière, dont vous avez raccourci la jupe. Sur cette robe vous ajoutez une jupe de gros-de-Naples vert, gris, rose ou bleu, que vous avez aussi raccourcie — 10 centimètres au-dessus du bas de cette jupe, vous cousez un, deux, trois rubans de velours noir, larges de 6 centimètres, que vous espacez entre eux de 10 centimètres, et, en cousant ces rubans vous cou-



sez au milieu un galon d'or — pour ceinture, un velours orné d'un galon pareil — pour retenir la jupe, deux bretelles de velours, et au milieu un galon pareil — souliers de satin noir, sur lesquels un galon d'or figurerait des boucles — bas de soie blanche, le coin formé par le galon d'or — sur le poignet de la manche, un bracelet de velours, et au milieu le galon d'or — une écharpe de gaze, de soie ou de cachemire d'une couleur tranchante, roulée légèrement sur elle-même, posée derrière d'abord, et de manière qu'elle tombe au bas des épaules, les deux bouts venant ensuite croiser sur la poitrine, puis s'en allant retomber derrière, chaque bout sur chaque épaule.

Quand vous avez produit l'effet de ce costume alsacien, et dansé un quadrille, vous pouvez ôter votre écharpe. Tu comprends qu'une dame sait embellir, enrichir ce costume par de beaux bracelets, de belles épingles, et de plus riches étoffes.

Un déguisement qui ne serait pas difficile à exécuter, ce serait, par exemple, le costume de bal de la figurine que tu reçois avec ce numéro, excepté que l'on aurait les cheveux crêpés, pommadés, poudrés, relevés en chignon, et deux tirebouchons frisés, tombant derrière l'oreille, de chaque côté du cou. — Sur le côté gauche de la tête serait une petite couronne de feuillage, arrêtée par un mètre de ruban de satin vert, formant deux boucles et deux longs bouts pendants — on aurait de longues boucles d'oreilles — un collier posé en guirlande sur le haut de cette coiffure, et attaché derrière par un fil blanc — le cou cerné par un large velours noir sur lequel on aurait piqué une riche broche — au bas des manches courtes, des manchettes de dentelle — des mitaines de soie noire — beaucoup de rouge sur les joues — une mouche au coin de l'œil et une au coin de la bouche... Mon Dieu ! voilà que je m'oublie ! les bijoux ne conviennent qu'à des dames !

Encore un déguisement facile : on a bien une robe de toile de Tussor (étoffe de Chine en soie couleur nankin), corsage à pointe, manches amadis, jupe ouverte du devant, et ornée de boutons de nacre ; derrière, on y ajoute, en étoffe pareille, le petit pierrot d'un habit de chasse, et au bas du dos on place deux boutons — manchettes de dentelle plissée et remontant le long des boutons qui ferment la manche — jabot de dentelle pareille, plissée, et cousue du côté droit de la poitrine — cravate de satin noir, mise comme une cravate d'homme — cheveux crêpés, pommadés, poudrés, ainsi que pour la marquise — chapeau de castor gris à forme haute et pointue, à bords retroussés (emprunté à un petit garçon), — une plume blanche couchée sur le bord, et tournant autour de la forme — un voile de gaze blanche, serré par une coulisse, noué autour de cette forme et retombant droit du côté gauche — gants blancs — à la main une élégante cravache — des bottines de satin noir. — Toujours du rouge et des mouches. — On peut se servir d'une robe de gros-de-Naples gris, puce ou vert, faite comme la précédente.

Pour la sœur cadette, voilà ce que je conseillerais : Devant, les cheveux en bandeaux ; derrière, relevés en chignon — une rose posée près de l'œil gauche — une cornette d'organdy garnie d'une dentelle et arrêtée sur la tête par deux épingles d'or — une robe de taffetas décolletée — manches courtes — mitaines noires — fichu simple, en tulle, la corne de derrière arrondie ; ce fichu, garni des deux côtés d'une dentelle cousue à plat et froncée à la corne, les deux pointes, croisées devant, arrêtées au bas de la taille, et ce fichu, retiré derrière le cou, par des plis, comme un fichu à la paysanne. Elle aurait au cou un étroit velours noir noué derrière, qui soutiendrait une croix en or tombant sur la poitrine — une rose placée au milieu du corsage — pour ceinture, un mètre et demi de ruban de velours noir, large de 6 centimètres, arrêté,



sur le côté gauche, par une boucle en métal — au bas des manches courtes, une dentelle posée à plat, la broderie en haut. — Le bas de la jupe, relevé des deux côtés du devant, et laissant voir une jupe de soie d'une couleur qui tranche avec celle du dessus — des bas de coton blanc à coins roses — des souliers noirs sur lesquels on imite des boucles en se servant d'un galon d'argent. Voilà une jolie fermière.

Pour la plus jeune sœur : les cheveux seraient relevés, à la chinoise et poudrés ; elle aurait une rose rose placée près de l'œil gauche — du rouge et des mouches — une robe de mousseline blanche, corsage à pointe, décolleté — manchettes de dentelle relevées par une rose, — la jupe serait relevée du bas, à droite et à gauche, par une rose — souliers noirs — mitaines de soie noire — éventail. Voilà une jolie marquise.

Quant au petit garçon : il aurait un pantalon de toile grise, relevé en dessous, jusqu'aux genoux — bas couleur de chair — chemise de percale à larges raies bleues et à larges raies blanches — ceinture formée d'une écharpe de laine rouge — cravate noire, nouée à la *colin* — col rabattu — sur la tête un bonnet phrygien en laine rouge — souliers noirs — il tiendrait dans sa main gauche et appuierait sur son épaule une petite rame en bois léger. Ce Maziello, ce pêcheur napolitain, aurait les cheveux courts et frisés.

Si ce déguisement ne lui plaisait pas, on pourrait encore lui proposer celui-ci : des bas de soie blanche à coins rouges — des souliers ornés de grosses rosettes de ruban de satin rouge — une culotte de taffetas vert, taillée sur un de ses pantalons courts jusqu'aux genoux ; cette culotte garnie du bas de deux rangs de dentelle — une veste de taffetas rouge, droite, sans col et ne boutonnant que du haut, garnie du devant et du bas avec des nœuds ferrés — un camail de velours serait attaché autour de son cou et placé de manière à découvrir le côté droit du corps — une chemise de percale

blanche ressortirait entre la veste et la culotte — cette chemise serait garnie de dentelle au bas des manches, et le col aussi garni de dentelle, rabattrait sur les épaules — des cheveux longs et frisés — un chapeau de feutre gris à forme haute et à larges bords, orné d'une longue plume, compléterait le costume d'un brave et gentil mousquetaire.

Mais s'il ne voulait pas donner tant de peine à sa petite maman, au costume du jeune frère représenté sur la gravure de ce numéro, on ajouterait une écharpe écossaise qu'on lui passerait en sautoir — à une toque de velours noir, on ajouterait un bandeau d'une étoffe écossaise pareille à l'écharpe — deux rubans de taffetas noir, larges de 3 centimètres, et longs chacun de 40, noueraient cette toque sur le côté gauche, derrière l'oreille, et retomberaient sur l'épaule après avoir formé chacun deux boucles — puis, sur le front, s'élèverait un bouquet de plumes noires, frisées, ou une longue plume de pintade.

Mais, après avoir bien cherché dans les garde-robes de ces dames pour en former des costumes économiques et de bon goût, ce qui m'a beaucoup amusée, il me faut revenir à notre planche II.

Le n° 1 est un dessin de col qui se brode au plumetis, sur belle mousseline. (Tu sais que la lisière de l'étoffe doit être au bas du col.) Les deux lignes extérieures se couvrent d'un feston — la troisième ligne se fait au point de cordonnet — des trois lignes qui suivent, les deux premières se couvrent d'un large point de cordonnet — la troisième, d'un étroit point de cordonnet — les larges ronds sont des pois — les petits sont des œillets. Ce qui se fait au point de cordonnet se trace d'abord en y passant un fil — les ronds aussi se tracent d'abord avec un fil. Ce col se coud ensuite à un petit collet.

Le n° 2 est une manchette qui se brode de même. Elle s'entoure d'un point de feston.



Le n° 3 est un petit alphabet renaissance qui se brode au plumetis, au point de cordonnet large et étroit, ainsi que je te l'ai indiqué plus haut.

Le n° 4 est un encadrement de mouchoir. La ligne extérieure se festonne — la ligne intérieure se fait au point de cordonnet. Ce mouchoir peut se broder et se festonner en coton de couleur.

On ne taille les mouchoirs que sur 45 centimètres carrés.

Ce dessin peut servir pour jupon, pour peignoir, pour camisolle de nuit. Le col se trouve tout fait, on n'a qu'à broder cette corne et la dent qui la suit. La manchette se trouve toute faite en s'arrêtant après la dent qui forme la corne.

Le n° 5 est encore un encadrement de mouchoir qui se brode au plumetis sur linon-batiste. Les deux lignes extérieures se couvrent d'un feston — la ligne intérieure se fait au point de cordonnet; cette ligne devient double lorsqu'elle approche du dessin dont elle fait l'extérieur — celle de l'intérieur se couvre par un étroit point de cordonnet — au milieu de ce dessin, ce sont des œillets — entre les dessins, c'est un rond entouré d'œillets.

Cet encadrement peut servir pour robe de baptême.

Le n° 6 est un dessin de pantoufle qui se brode sur canevas n° 20.

Le n° 7, ce sont les signes qui représentent les couleurs. Au lieu de laine jaune d'or, tu peux employer du gros fil d'or.

Ce dessin peut servir pour cabas sur canevas n° 16 — pour tabouret sur canevas n° 12.

Le n° 8 est un tricot que j'espère t'expliquer clairement, car je ne prends pas mes tricots dans ces livres que l'on vend chez les mercières, ce sont des dames bien bonnes qui me les apprennent pour que je te les apprenne à mon tour.

#### TRICOT A COLONNES.

Monte 18 mailles pour avoir six co-

lonnes, 21 pour en avoir sept, ainsi de suite en augmentant de 3 en 3.

Tu as donc monté 18 mailles (il y en a une de moins sur le dessin) comme si tu montais une jarretière.

1<sup>er</sup> TOUR. *A l'endroit.* Avec ton aiguille de droite, prends une maille sur ton aiguille de gauche, ne la tricote pas — tricote séparément les deux mailles qui suivent — avec ton aiguille de gauche, reprends sur ton aiguille de droite la maille que tu n'as pas tricotée, rabats-la par-dessus les deux mailles que tu viens de tricoter — avec ton aiguille de droite, prends une maille sur ton aiguille de gauche, ne la tricote pas — tricote séparément les deux mailles qui suivent — avec ton aiguille de gauche, reprends sur ton aiguille de droite la maille que tu n'as pas tricotée, rabats-la par-dessus les deux mailles que tu viens de tricoter — ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille. Maintenant tu n'as plus que 12 mailles placées deux par deux.

2<sup>me</sup> TOUR. *A l'envers.* Avec ton aiguille de droite, lève une maille le long de la colonne mate, ne tricote pas cette maille — tricote à l'envers les deux mailles qui suivent — avec ton aiguille de droite, lève, en la prenant comme si tu voulais la tricoter à l'envers, la bride qui se trouve entre les deux colonnes mates, ne la tricote pas — tricote à l'envers les deux mailles qui suivent — avec ton aiguille de droite, lève encore, en la prenant comme si tu voulais la tricoter à l'envers, la bride qui se trouve entre les deux colonnes mates, ne la tricote pas — et tricote à l'envers les deux mailles qui suivent, — ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille. Maintenant, tu as 18 mailles. Recommence le 1<sup>er</sup> tour.

Ce tricot, fait en cordonnet de soie, peut servir pour bourse — en laine, il peut recouvrir un tabouret fané — en coton blanc, il peut couvrir des coussins de divan — des bras et des dos de fauteuil. Avec de grosses aiguilles et de belle laine, on en



peut faire des cache-nez — de petites écharpes pour se nouer en marmotte — autour du cou. Cache-nez, écharpes et marmottes se terminent par un gland de laine.

N° 9. Après avoir tricoté, nous allons faire des fleurs... On dirait que ma lettre se souvient de notre premier rébus : *Diversité, c'est ma devise.*

#### GRENADE.

Prends un petit pot dans lequel il y a eu de la pommade, mets dedans quelques boules de gomme arabique, jette dessus de l'eau chaude; quand la gomme est fondue, délayes-y un peu de farine.

Un autre pot pareil dans lequel tu verses de l'amidon très-liquide.

Une bobine de soie plate, vert pâle.

De la ouate en carde.

Achète rue Mauconseil : un petit pinceau, 50 c.

Une petite pince à faire des fleurs, 50 c.

Du fil d'archal de deux grosseurs, que nous désignerons ainsi : le très-fin, n° 1, long de 10 centimètres; le gros, n° 2, long de 15 centimètres.

Une grosse de feuilles de grenade, assorties, 40 c.

Une douzaine de boutons fermés, 30 c.

Une douzaine de calices fins, 40 c.

Du papier vert bois, 5 c. la feuille.

Du papier rouge, 25 c. la feuille.

Coupe ton papier vert bois en bandes larges de 3, 6 et 10 millimètres, que nous désignerons ainsi, n°s 1, 2, 3.

Taille, en papier rouge, huit ronds sur le modèle n° 9; plie en deux un de ces ronds : une fois, deux fois, trois fois, quatre fois; arrondis-le des deux côtés, coupes-en la pointe, roule ce modèle bien serré sur lui-même, déroule-le pour le rouler de l'autre côté; lorsque ces huit modèles sont ainsi comme gaufrés, déplie-les; prends un brin de fil d'archal n° 1, recourbe une de ses extrémités, passe l'autre au milieu d'un des huit modèles n° 9, que tu laisses retomber les pétales en bas; attache, avec de la soie, ce modèle au-dessous de l'ex-

trémité recourbée du fil d'archal; entre successivement, mais sans les attacher, les sept autres modèles; coupe le fil d'archal, recourbe-le; prends un calice; avec ton pinceau, enduis-en de gomme l'intérieur; avec ta pince, introduis les pétales de la grenade dans ce calice, et enfonce-les-y fortement; recourbe le fil d'archal du calice, et suspends la fleur la tête en bas, afin de laisser sécher la gomme.

*Pour monter les feuilles.* Prends un brin de fil d'archal n° 1, entoure-le légèrement de ouate; prends une bande de papier n° 1, entoures-en ce brin de fil d'archal, en le tournant fortement entre le pouce et l'index de ta main droite, tandis que de la main gauche tu guides la bande de papier. Lorsque tu as fini, casse ton papier, colle-le avec ton pinceau trempé dans l'amidon, enduis de gomme le haut de ce brin de fil d'archal, appuie-le fortement sur l'envers de la feuille, au milieu et dans sa longueur.

*Pour monter le bouton.* Attache-le à un fil d'archal n° 2, entoure de ouate ce fil d'archal, couvre-le d'une bande de papier n° 2; places-y deux des plus petites feuilles.

*Pour monter la branche de grenade.* Attache la fleur à un fil d'archal n° 2, entoure-le de ouate, couvre-le d'une bande de papier n° 2, et imite le n° 10, c'est la grenade toute montée.

Voici l'usage de l'amidon. Lorsque tu entoures un brin de fil d'archal d'une bande de papier vert bois, si elle se casse, avec ton pinceau tu mets un peu d'amidon sur la bande de papier qui reste afin d'y pouvoir coller celle que tu ajoutes. Puis lorsque la branche de grenade est montée, tu la prends par le bas, et la tenant de ta main gauche, de ta main droite tu promènes sur toutes les branches, sur toutes les tiges, ce pinceau trempé dans l'amidon. Cela fait que le papier ne se fane pas, et acquiert un brillant qui imite celui des branches et des tiges.

Le n° 11 est la moitié d'une guêre de petit garçon ou de petite fille de six ans. Cette guêre couvre les genoux.



Le n° 12 est la bande qui se coud à l'autre moitié et où se trouvent les boutons. C'est par erreur que le graveur y a placé des boutons.

Ces guêtres se font en drap noir, gris ou écru. — A présent, à nos figurines.

Le n° 13 est la moitié du dos de la robe de crêpe rose et sa pièce de côté.

Le n° 14 est la moitié du devant et sa pièce de côté. Elle doit être taillée en biais de façon que, près des chiffres 27, se trouve le droit-fil.

Lorsque tu tailleras le dos, place sa pièce de côté telle que tu la vois placée, n'enlève que ce que tu vois d'enlevé, et rapproche-la sur le dos; elle s'y réunira toujours de bon accord, sans grimace.

Lorsque tu couds le passe-poil du haut du devant, qu'il soutienne l'étoffe; lorsque tu couds le passe-poil du bas du devant, tire l'étoffe et lâche le passe-poil. Ce corsage se lace derrière.

Le n° 15 représente les deux manches; l'une finit aux chiffres 21, l'autre aux chiffres 26; elles se terminent chacune par un ourlet haut de 2 centimètres, au-dessus de la saignée (quel triste mot! et ne pouvoir pas en trouver un autre!), elles se relèvent par une petite branche de feuillage.

Le n° 16 représente les deux berthes ayant au bas un ourlet haut de 2 centimètres; derrière, elles doivent être espacées entre elles de 5 centimètres; mais en approchant des chiffres 37, elles seront d'égale hauteur jusqu'au devant, là, tu formeras en dedans, par un point, ces deux plis qui se trouvent de chaque côté sur la poitrine, et tu couperas l'étoffe, si tu trouves que ces plis sont trop épais.

Tu sais que les ourlets, les remplis ne sont pas compris dans ces patrons.

Le n° 13 est aussi la moitié du dos de la robe de ville, en ajoutant les lignes pointées.

Le n° 17 est la moitié du devant. Ce corsage s'agrafe sur la poitrine.

Le n° 18 est la manche.

Le n° 19 est le dos de la pèlerine.

Le n° 20 est la moitié du devant.

Cette pèlerine se réunit sur les épaules par un passe-poil. Elle se ferme devant par des agrafes que dissimulent des boutons de velours noir.

Grâce au ciel, nous en avons fini, avec nos points de cordonnet, nos mètres et nos passe-poils!... Il faut avouer, ma chère amie, que notre correspondance est bien peu artistique, bien peu littéraire!... Toutes les jeunes personnes que je connais sont bien autrement occupées! De midi à quatre heures, on ne rencontre que des petites mamans tenant leur fille sous le bras, leur fille tenant un carton vert qui contient plus de talents... plus de sciences... que je n'en aurai jamais. Dans le faubourg Saint-Germain, elles se rendent au cours de peinture de mesdemoiselles Martin; rue Saint-Honoré, elles se rendent au cours de mesdames Clair, qui ont eu l'heureuse idée d'employer la méthode mnémonique polonaise à l'enseignement de l'histoire, de la géographie, de la grammaire, et même des langues étrangères... L'espace me manque pour te dire avec quelle clarté, quelle présence d'esprit ces demoiselles répondent à toutes les questions qui leur sont adressées sur toutes ces sciences... Si j'ai un regret, c'est de n'avoir assisté à ce cours qu'en simple spectatrice.

Et maintenant, adieu! bien que j'aie encore tant de choses à te dire!... mais rien de nouveau pour nos modes.

J'allais oublier de t'expliquer notre rubus, que peut-être tu as déjà deviné.

Une laie (route étroite dans un bois) — des sceaux de puits — Adam — un son — le temps — un major de régiment — un I — et un têt à porc (petite cabane). Ce qui veut dire :

Les sots depuis Adam sont en majorité.

Adieu encore, et pour la dernière fois... j'ai bien de la peine à te quitter!

Ta toute dévouée,

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



## ÉPHÉMÉRIDES.

LE 25 FÉVRIER 1761. — MORT DE DESMAHIS.

Joseph-François-Édouard Desmahis de Corsebleu, naquit à Sully-sur-Loire en 1722 ; il avait infiniment d'esprit, et son cœur était excellent.

« Lorsque mon ami rit, disait-il, c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie ; lorsqu'il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin. » Jamais il ne sollicita ni grâces ni récompenses, et répétait souvent :

A peu de frais, en vérité,  
Les dieux peuvent me satisfaire ;  
Qu'ils me laissent le nécessaire  
Et qu'ils m'accordent la santé,  
Je fais du reste mon affaire.

« Si l'union et l'harmonie régnaient parmi les gens de lettres, disait-il, ils seraient, malgré leur petit nombre, les maîtres du monde. » Un de ses amis lui ayant lu un

jour une satire, il s'écria : « Abandonnez pour jamais ce mauvais genre, si vous voulez conserver avec moi quelque liaison. Encore une satire, et nous rompons ensemble. » Modeste au milieu des succès, il dit plusieurs fois à ses amis : « Content de vivre avec les grands hommes de mon siècle dans le cercle de l'amitié, je n'ambitionne point d'être placé auprès d'eux dans le temple de Mémoire. » On a de lui la comédie de l'*Impertinent*, qui fut applaudie. On y trouve de jolis portraits, des saillies heureuses, des pensées fines, et le caractère principal est assez bien peint.

Desmahis a fait des œuvres diverses qui se font remarquer par une poésie douce et légère, un coloris frais et des pensées délicates.

## MOSAÏQUE.

La personne qui a été vertueuse jusqu'à dix-huit ans, a de grandes facilités pour l'être toute sa vie.

Celui qui craint de descendre dans sa conscience, craint de visiter le meilleur de ses amis.

Nous ne devons réfléchir sur les défauts des autres, qu'autant qu'il faut pour nous en préserver nous-mêmes.

De tous les genres de prodigalités, la plus redoutable est celle du temps.

MARIE LECKZINSKA.

## RÉBUS.



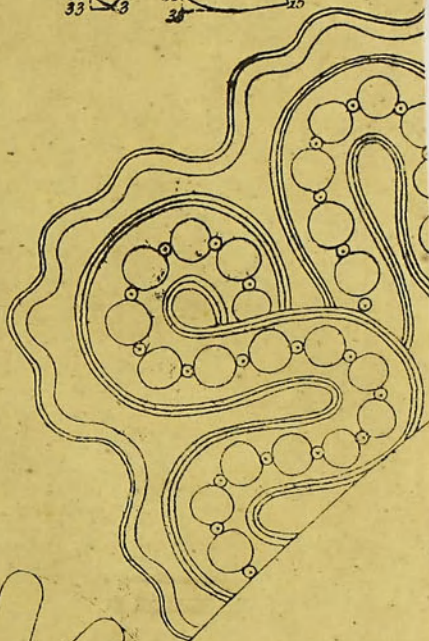
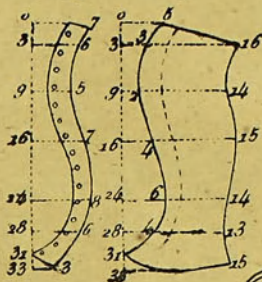


Nº 10

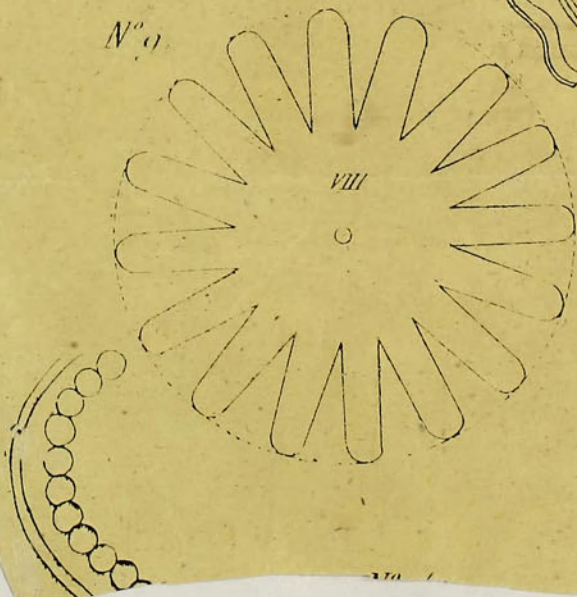


Nº 12

Nº 11



Nº 9



Nº 3



Nº 13





# LA PIERRE FINE.

MÉLODIE.

Poésie de PIERRE DUPONT.

Musique D'ALFRED QUIDANT.

Andante. (Met: ♩=63.)

PIANO.

2 Ped.

Andante.

Mar-gue-ri- - te a-vait un col - lier OÙ lui-

Ped.

- sait u-ne fi-ne pier - re, Com-me un rayon sur la ri - viè - - re. La

cres.

poco animato.

pier-re tenta le joail-lier Un beau jour Il s'en vint près d'elle Il lui mon-

poco presto animato.

- tra des di-a-mans, De l'or et des ajustements, Des bi-joux et des den-

agitato.



*ad libitum.* *rit.* *ben cantabile espressivo.*

-telles; Mais il ne put tenter la belle Non, non monsieur, mon-sieur le joaillier,

*un poco*  
Vous avez beau me sup-pli-er Ma pier-re fi-ne est ma cou-ron-ne,

*animato.* *pressez.*  
N'at-ten-dez pas que je la don- - - - ne, N'at-ten-dez pas

*rit.* *dim.*  
*cres. f.* *pressez.* *rit.* *dim.*

*ten. cres.* *rit. espressivo.* *S.*  
que je la don- - ne, N'attendez pas, N'attendez pas que je la don- - - - ne.

*p.* *cres.* *suivez le chant. rit.* *Tempo.*

*Animato.*

2<sup>e</sup> COUPLET. *cres.*  
Mais vo-tre pays dé-so-lé, Se plaint et pleure la fa-mi-ne,  
vous pourriez d'u-ne pier-re fi-ne, Ti-rer beaucoup de grains de blé. En-ten-  
*p.* *pressez un peu.*  
-dez vous/la foule cri-e Les mères de-man-dent du pain Et leurs nouveaux nés sur leur sein  
Penchent leur tête endolo-ri-e Fai-tes l'au-mô-ne à la pa-tri- - e.

*Animato. sempre.*

REFRAIN. *S.*  
Prenez, prenez, mon-sieur, le joaillier, J'entends la faim me supplier, Ma pierre fi-ne est  
ma cou-ron-ne, Aux plus pauvres je l'a-ban-don- - - - ne, Aux plus pau-  
-vres je l'a-ban-don- - ne, Aux plus pau- vres, Aux plus pauvres je l'a-ban-don- ne.

Gravé par M<sup>re</sup> NIDART née Damours



